

Camil GIRARD et Burkhard Ortmann

Respectivement historien, professeur à l'UQAC  
et professeur au Cégep de Jonquière en aménagement et urbanisme

(1997)

# LATERRIÈRE.

*Guide d'excursion et d'interprétation  
du patrimoine.*

DES MAISONS ET DES HOMMES

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
Professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi  
[Page web](#). Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)  
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"  
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, sociologue, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi, à partir de :

Camil GIRARD et Burkhard Ortmann

**LATERRIÈRE. Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.  
Des maisons et des hommes.**

Chicoutimi, Québec : Ville de Laterrière et le Groupe de recherche sur l'histoire, 1997, 95 pp.

[Autorisation formelle accordée le 5 février 2016 par Camil Girard, historien à l'Université du Québec à Chicoutimi, de diffuser ce livre en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : Camil Girard : [Camil\\_Girard@uqac.ca](mailto:Camil_Girard@uqac.ca)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 16 octobre 2016 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

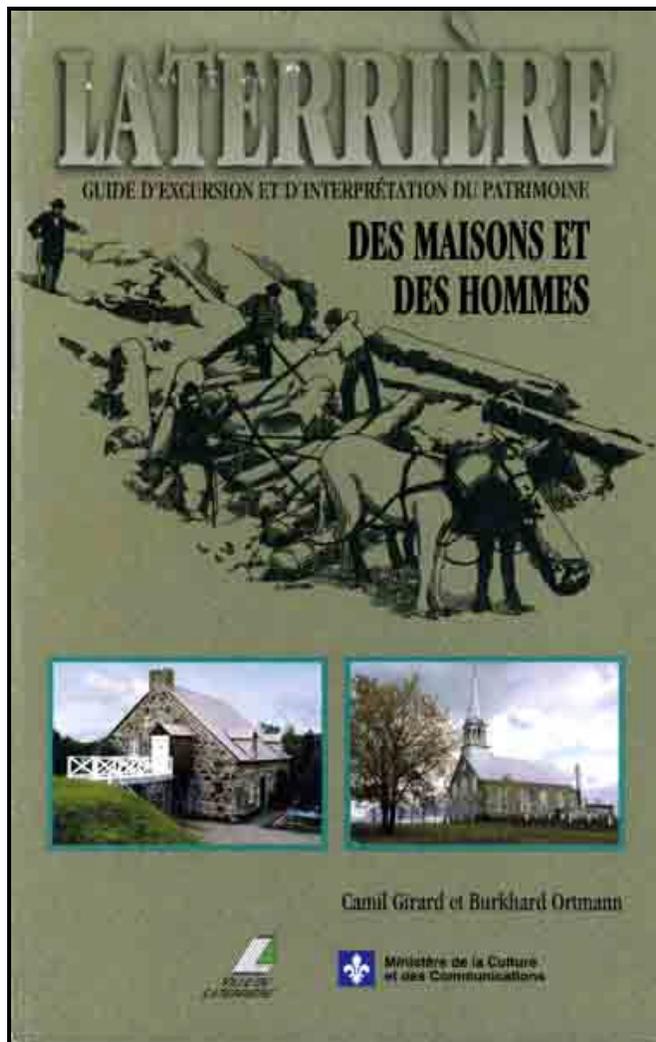


## Camil GIRARD et Burkhard Ortmann

Respectivement historien, professeur à l'UQAC  
et professeur au Cégep de Jonquière en aménagement et urbanisme

### LATERRIÈRE.

Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.  
Des maisons et des hommes.



Chicoutimi, Québec : Ville de Laterrière et le Groupe de recherche sur  
l'histoire, 1997, 95 pp.

**Note pour la version numérique** : la pagination correspondant à l'édition d'origine est indiquée entre crochets dans le texte.

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

## Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Dans un regard que nous portons sur l'habitat, apparaissent des hommes et des femmes qui ont participé activement aux changements qu'impose le XX<sup>e</sup> siècle aux populations du Québec contemporain. C'est ce regard à la fois sur le passé, sur le présent et sur l'avenir qui se profile dans ce guide. Parfois, les propos portent sur la description architecturale d'un édifice ; dans d'autres cas, nous retrouvons des hommes et des femmes qui parlent de leur vie passée dans ces demeures où les familles se retrouvaient.

*Camil Girard anime le Groupe de recherche sur l'histoire (GRH) et enseigne à l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC) depuis 1977. Il est professeur invité à l'INRS-Culture et Société depuis 1995.*

*Burkhard Ortman enseigne en aménagement et urbanisme au Cégep de Jonquièrre depuis 1980. Il est un membre actif dans la mise en valeur du patrimoine bâti dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean.*

Production Groupe de recherche sur l'histoire,  
Université du Québec à Chicoutimi

[1]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

## **AVANT-PROPOS**

Par Françoise GAUTHIER  
Maire de Laterrière  
Juin 1997

[Retour à la table des matières](#)

Ville de Laterrière vous invite à découvrir la richesse de son histoire et de son patrimoine architectural.

Pour vous permettre de découvrir ou revoir, c'est selon, les différents sites historiques de notre municipalité, nous vous offrons aujourd'hui un circuit d'interprétation de notre patrimoine architectural. Nous vous invitons donc à sillonner notre municipalité, à pied, à vélo ou en auto afin de vous imprégner de notre histoire.

Le circuit que nous vous proposons tourne autour de quatre grands secteurs. La première partie de votre visite vous amène dans le secteur des pionniers, là où la première colonie libre en Amérique française a pris naissance. Vous pourrez voir les traces laissées par notre fondateur, le père Jean-Baptiste Honorât. Vous serez à même de découvrir les premiers bâtiments qui ont marqué le début de notre municipalité et la présence des premières familles qui ont participé à son développement.

Après, nous vous faisons connaître les secteurs commercial et industriel de Laterrière. Cette deuxième partie de notre circuit vous dévoilera un aspect méconnu de notre patrimoine. L'architecture des bâtiments et surtout l'ingéniosité de nos fondateurs vous feront comprendre pourquoi et comment notre municipalité a pu se développer en harmonie avec son environnement.

La troisième partie de notre parcours vous amène à visiter les chemins de l'Église et Saint-Isidore, secteur agricole de notre municipalité. Laterrière a toujours gardé, au fil des ans, sa vocation agricole, et ses producteurs sont reconnus régionalement pour leur dynamisme qui ne se dément pas. En effet, plusieurs de ces entreprises agricoles sont exploitées par les mêmes familles qui se les transmettent de génération en génération.

Les secteurs du boulevard Talbot et des Portages complètent ce circuit. Lieu de villégiature par excellence, développé autour de l'accès à la rivière Chicoutimi, les premiers bâtiments étaient surtout des résidences d'été. Les « gens de la ville » venaient chercher la tranquillité et la quiétude dans une municipalité qui offre une multitude de services pour ces villégiateurs.

C'est dans cette ambiance toute vacancière que se termine votre visite qui, nous l'espérons, vous a permis d'apprécier et connaître davantage les beautés de notre ville. Prenez donc le temps de vous imprégner des magnifiques paysages qui font la fierté de tous les Laterrois et Laterroises. Bon retour à la maison.

Françoise Gauthier  
Mairesse de Laterrière  
Juin 1997

[2]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

**Collaborateurs**

[Retour à la table des matières](#)

**CONCEPTION, COORDINATION**

Camil Girard, GRH / UQAC

Burkhard Ortmann, Cégep de Jonquière

**TEXTES SUR L'ARCHITECTURE :**

Lucie K. Morisset,

Luc Noppen

**DESSINS**

Burkhard Ortmann, dir.

Yves Asselin

Chantale Belley

Audrey Boily

Cari Brisson, GRH / UQAC (cartes)

L. C.

R. C.

Guy Chiasson

Wanita Daniele

Martin Dubois

Chantale Gagné

Stéphane Hamel

Stéphane Harvey

Jacquelin Juneau

Claude Laroche

François Leblanc  
Marlène Maltais  
Marie-Claude Marcil  
Nathalie Morrier  
Judith Picard  
J.S.  
L.S.  
Nathalie Saint-Gelais  
Mario Théberge  
Luc Thibeault  
Serge Trudel

ÉQUIPE DU PROJET

Mario Kearney, conseiller Ville de Laterrière  
Sonia Simard,  
*Service des loisirs, Ville de Laterrière*  
Gaston Gagnon, agent du patrimoine  
Direction du Saguenay-Lac-Saint-Jean  
*Ministère de la Culture et des Communications*

PRODUCTION : Groupe de recherche sur l'histoire (GRH)

ÉDITIQUE ET INFOGRAPHIE : Christiane Grenon, GRH

PAGE COUVERTURE

Jean Delage, Idem conception visuelle inc.

La production de cet ouvrage a bénéficié du soutien financier du Service des loisirs de la Ville de Laterrière et du ministère de la Culture et des Communications.

© Ville de Laterrière

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec, 1997

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada, 1997

ISBN 2-9802991-3-8

[3]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

## Des maisons et des hommes : un patrimoine à découvrir

Avant l'arrivée des premiers colons, Laterrière apparaît d'abord comme un lieu de passage sur la route des fourrures. Identifiée d'abord au Grand-Brûlé, cette communauté est nommée en l'honneur de Marc-Pascal de Sales *Laterrière*, représentant du comté Saguenay sous le régime du Bas-Canada (1830-1832) et sous l'Union (Canada-Uni) (1845-1854).

Le titre de fondateur de Laterrière revient à l'Oblat de Marie-Immaculée, le père Jean-Baptiste Honorât (1799-1862). Ce dernier arrive au Saguenay en 1844. Pour s'opposer au monopole de Price dans la région, Honorât décide en 1846 de jeter les assises d'une *colonie libre* qui devait s'affranchir du commerce du bois et se tourner vers l'agriculture.

### *Structuration de l'espace*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'espace rural de Laterrière se limite à deux grandes zones d'exploitation : une zone agricole et une zone forestière qui reflètent l'économie agroforestière. Un hameau se constitue autour de l'église, avec ses quelques fermes et maisons d'agriculteurs et de journaliers. Au XX<sup>e</sup> siècle s'ajoutent, aux zones agricoles qui se développent autour des fromageries, de nouvelles zones forestières concédées à l'industrie par les gouvernements. Avec la présence d'industries, le village en vient à jouer de plus en plus de fonctions urbaines : implantation du réseau d'égout et d'aqueduc (1914), installation de

l'électricité (1927), apparitions de petits marchands. Conséquence de cette importance que prend le village, ses habitants décident de gérer leur propre espace à partir de 1922, moment de l'incorporation d'un village séparé de la communauté rurale. Avec la construction du boulevard Talbot entre 1945 et 1948, la mise en valeur d'une zone d'exploitation de sablières modifie sensiblement le paysage. La zone de villégiature prendra de plus en plus d'importance à partir des années 1950 alors que de nombreux chalets se construisent près des rivières et souvent dans des zones à risque d'inondation, comme le déluge des 19 et 20 juillet 1996 l'a montré.

Enfin, l'apparition d'une nouvelle zone industrielle (Alcan, Usine Laterrière) force les Laterrois à se serrer les coudes. Les résidants du village et de la municipalité rurale ont réuni leurs forces autour d'un seul conseil municipal (fusion 1983). Quant à la coopérative forestière de Laterrière, elle atteint des sommets avec un chiffre d'affaire qui dépasse les \$75 millions en 1996.

Dans ce regard que nous portons sur l'habitat se profile des hommes et des femmes qui ont participé activement aux changements qu'impose le XX<sup>e</sup> siècle aux communautés rurales et urbaines du Québec contemporain. C'est ce regard à la fois sur le passé, sur le présent et sur l'avenir qui se profile dans ce guide. Parfois nos propos portent exclusivement sur la description d'un édifice, dans d'autres cas, nous retrouvons des hommes et des femmes qui nous parlent de leur vie passée dans ces demeures où les familles se retrouvaient et où chacun tentait de prendre sa place dans la communauté.

Camil Girard, Burkhard Ortmann.

[4]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

## **Table des matières**

[Quatrième de couverture](#)

[Avant-propos](#) [1]

[Collaborateurs](#) [2]

[Des maisons et des hommes : un patrimoine à découvrir](#) [3]

[Introduction à l'histoire de l'architecture domestique à Laterrière](#) [5]

[Circuit d'interprétation Laterrière](#) [8]

[Secteur des pionniers](#) [11]

[Secteur industriel et marchand](#) [35]

[Chemins de l'Église et Saint-Isidore](#) [59]

[Boulevard Talbot et Portage-des-Roches](#) [71]

[Croix de chemins](#) [87]

[Paysages et croquis](#) [89]

[Glossaire](#) [93]

[Notes](#) [94]

[Bibliographie](#) [95]

LES ILLUSTRATIONS DANS CE LIVRE  
disponibles en ligne  
dans Les Classiques des sciences sociales.

On trouvera, en haute définition, sur le site Les Classiques des sciences sociales, toutes les illustrations contenues dans ce livre sur le patrimoine architectural de Laterrière.

[VOIR.](#)

Les [illustrations des pages 1 à 57,](#)  
Les [illustrations des pages 58 à 95.](#)

[5]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

# INTRODUCTION

## à l'histoire de l'architecture domestique à Laterrière

[Retour à la table des matières](#)

Les pionniers qui s'établissent au Grand-Brûlé s'abritent dans des habitations sommaires, formées d'un petit carré de bois de pièce sur pièce. Ces demeures élémentaires, qui n'ont qu'un rez-de-chaussée le plus souvent divisé en deux pièces, sont toutes disparues. Le petit bâtiment reconstitué à côté du moulin du Père-Honorat illustre de façon éloquente la précarité et l'inconfort de ces premières « maisons ».

Les habitations du deuxième type architectural sont plus grandes et plus confortables, notamment parce qu'elles doivent loger simultanément plusieurs générations d'une même famille qui se regroupent sur une ferme et logent dans une même maison. Pour les moins nantis, les maisons sont érigées sur un soubassement bas, en principe temporaire. D'autres, plus aisés, vont se faire bâtir un soubassement plus haut, utile comme annexe à l'exploitation agricole ou à quelque boutique d'artisan. Enfin, un état complet est atteint par les maisons dont le carré de bois est lambrissé de brique. Tout laisse croire que toutes les ha-

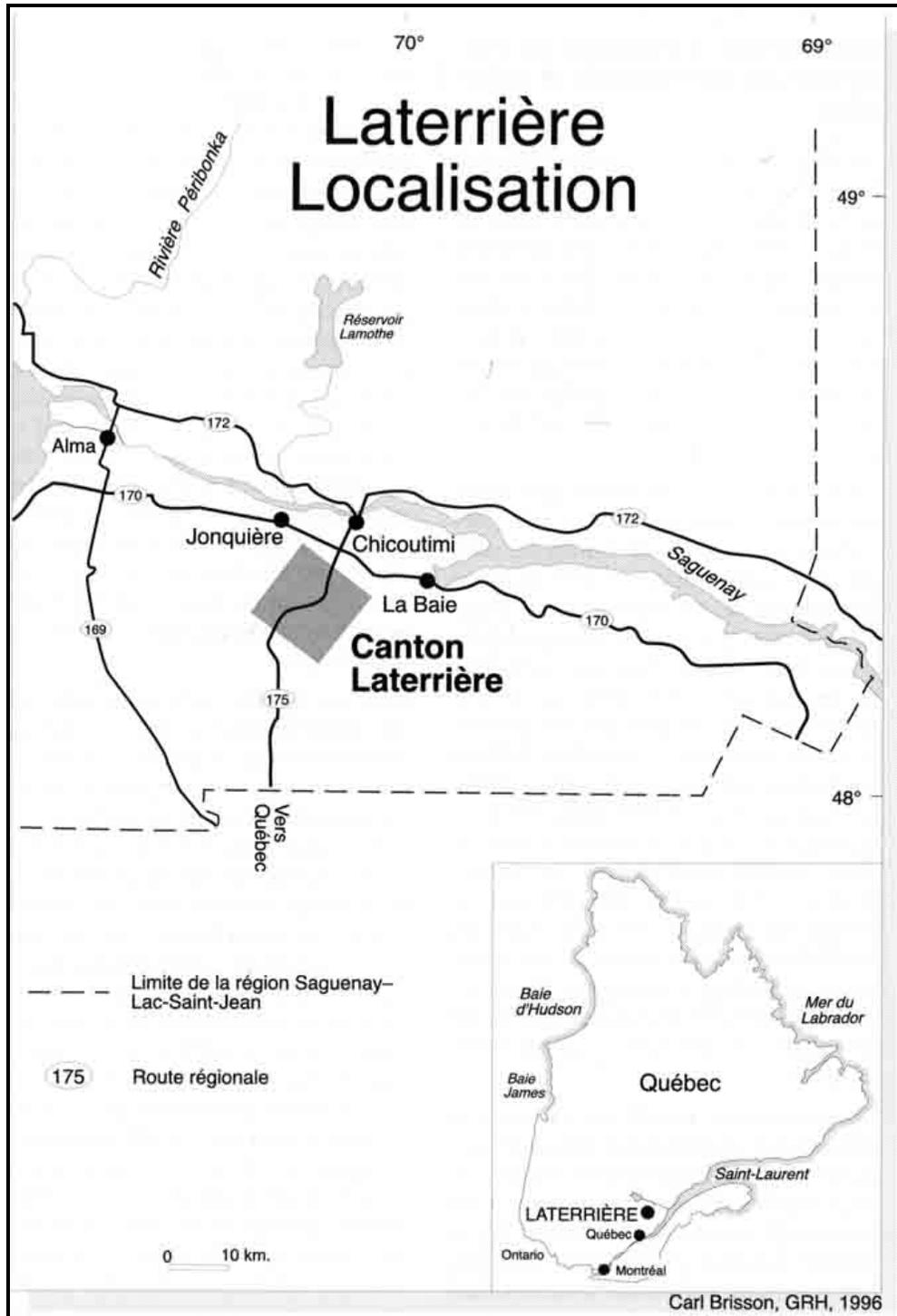
bitations traditionnelles s'inscrivent dans ce modèle d'évolution, dont l'objectif fut atteint immédiatement par quelques-uns, de façon progressive par d'autres.

Dans les rangs, sur les fermes, un troisième type architectural apparaît peu avant 1900. Il s'agit d'une maison de plan plutôt carré et doté d'un haut toit mansardé. Lambrissé de brique dès le départ ou lors d'un deuxième chantier, cet édifice est inspiré des maisons urbaines érigées plus tôt à Bagotville, surtout sur les rues Albert, Victoria et de La Fabrique.

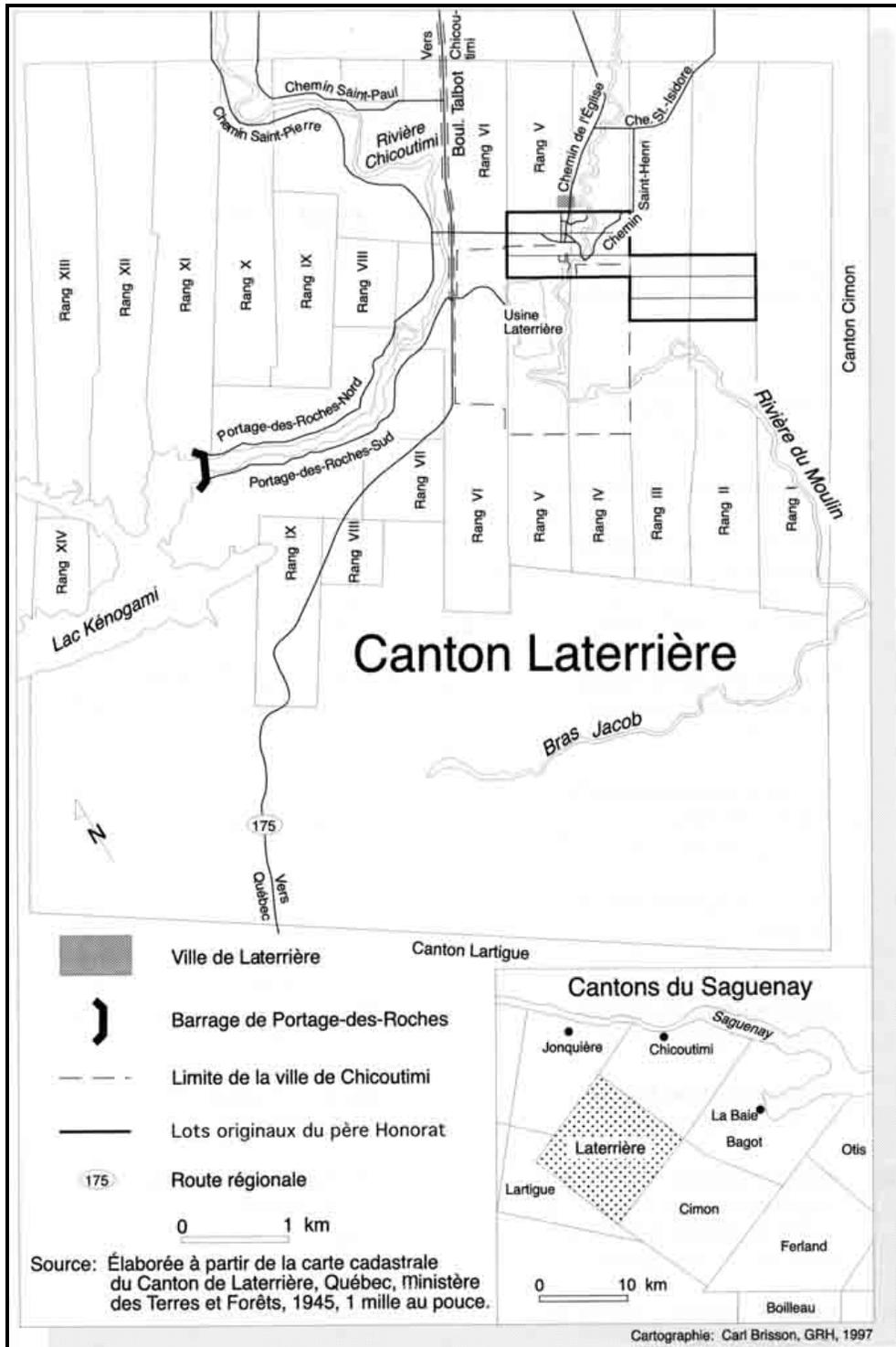
À la même époque, le cœur du village voit s'épanouir quatre types d'habitations. Les maisons des notables sont des cottages, habitations unifamiliales élégantes marquées par de hauts pignons - ceux-ci se résument dans quelques cas à une imposante lucarne - et des galeries ornées de poteaux tournés et *d'écoinçons* (voir glossaire, p. 93) ajourés et sculptés. Les habitations des artisans, deuxième type, sont des maisons rectangulaires avec toitures à deux versants, qui abritent un commerce ou une boutique au rez-de-chaussée et une habitation à l'étage. Les habitations ouvrières, quant à elles, apparaissent dans les années 1915-1920 ; ce sont tantôt des petites maisons typiques avec pignon en façade, tantôt des maisons plus cossues, où deux logements se superposent dans un cube coiffé d'un toit en pavillon.

Avec les transformations qui découlent de l'appropriation et des changements de fonction (de l'habitation vers le commerce d'abord, puis l'inverse, plus récemment) et du fait de certains chantiers d'agrandissement qui ont artificiellement juxtaposé deux types antérieurs, le paysage architectural de Laterrière paraît plus diversifié qu'il ne l'est réellement. La mise en valeur de ce paysage, dominé par des monuments comme l'église, le presbytère, le moulin et la maison Jules-Gauthier, en appellerait aujourd'hui à une attention plus soutenue envers le traitement des ouvertures (portes et fenêtres) et des revêtements. Imaginer un instant les maisons présentées dans ce guide avec des portes, fenêtres, galeries et lambris conformes à leur figure architecturale originelle impose à l'esprit la richesse et le potentiel de l'environnement bâti laterrois, qui par-delà des rénovations importantes offre un patrimoine digne de l'intérêt de la collectivité.

[6]



[7]



[8]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

## Circuit d'interprétation Laterrière

[Retour à la table des matières](#)

### ***I - Le secteur des pionniers***

- 1) *Église Notre-Dame de l'Immaculée – Conception*  
6157, rue Notre-Dame
- 2) *Presbytère Notre-Dame de l'Immaculée-Conception*  
6157, rue Notre-Dame
- 3) *Monument du Sacré-Cœur*
- 4) *Site de l'ancienne école primaire du village de Laterrière*  
*(caserne des pompiers) 6164, rue Notre-Dame*
- 5) *Ancien site de la caisse populaire de Laterrière*  
6134, rue Notre-Dame
- 6) *Ancien magasin général Johnny-Maltais*  
6073, rue Notre-Dame
- 7) *Magasin général Philippe-Munger*  
6049, rue Notre-Dame

- 8) *Maison Édouard-Gobeil*  
6026, rue Notre-Dame
- 9) *Maison Thomas-Girard*  
6032, rue Notre-Dame
- 10) *Maison Gagné*  
(ancienne forge ; maison mansarde en pierre des champs)  
6048, rue Notre-Dame
- 11) *Maison Maltais (ancien bureau de poste et ferme)*  
6102, rue Notre-Dame
- 12) *Ancienne laiterie*  
6104, rue Notre-Dame

## ***II - Le secteur industriel et marchand***

- 1) *Maison Fournier*  
6221, rue Notre-Dame
- 2) *Maison Côté,*  
(site de la Banque canadienne nationale- 1925)  
6231, rue Notre-Dame
- 3) *Maison Lapointe*  
6257, rue Notre-Dame
- 4) *Maison Gaudreault*  
(magasin général bureau de poste et barbier)  
905, rue Gauthier
- 5) *Maison Fortier*  
6276, rue Notre-Dame
- 6) *Ancienne centrale téléphonique*  
6277, rue Notre-Dame
- 7) *Hôtel Adélarde-Girard/Maison Bélanger*  
6286-6290, rue Notre-Dame

- 8) *Maison Émond*  
6296, rue Notre-Dame
- 9) *Ancien magasin général « Côté-Boivin »*  
6302, rue Notre-Dame
- 10) *Magasin général Gagnon*  
6308, rue Notre-Dame
- [9]
- 11) *Ancienne forge*  
6318, rue Notre-Dame
- 12) *Boulangerie Émond*  
6330, rue Notre-Dame
- 13) *Ébénisterie Paul Côté & Fils*  
6361, rue Notre-Dame
- 14) *Ancienne gare de chemin de fer*  
927-929, rue du Boulevard (localisation actuelle)
- 15) *Maison Gauthier*  
772, rue Gauthier
- 16) *Moulin Père-Honorat*  
741, rue du Père-Honorat

### ***III- Chemin de l'Église et Saint-Isidore***

- 1) *Maison Ferdinand-Gauthier*  
5785, chemin de l'Église
- 2) *Maison Lavoie*  
5740, chemin de l'Église
- 3) *Maison Saint-Gelais*  
4377, chemin de l'Église
- 4) *Maison Boily*  
3822, chemin de l'Église

- 5) *Maison de Lucien Lavoie*  
5084, chemin Saint-Isidore

#### ***IV- Secteur boulevard Talbot et Portage***

- 1) *Maison Potvin*  
6001, boul. Talbot
- 2) *Maison Rodrigue-Girard*  
6182, boul. Talbot

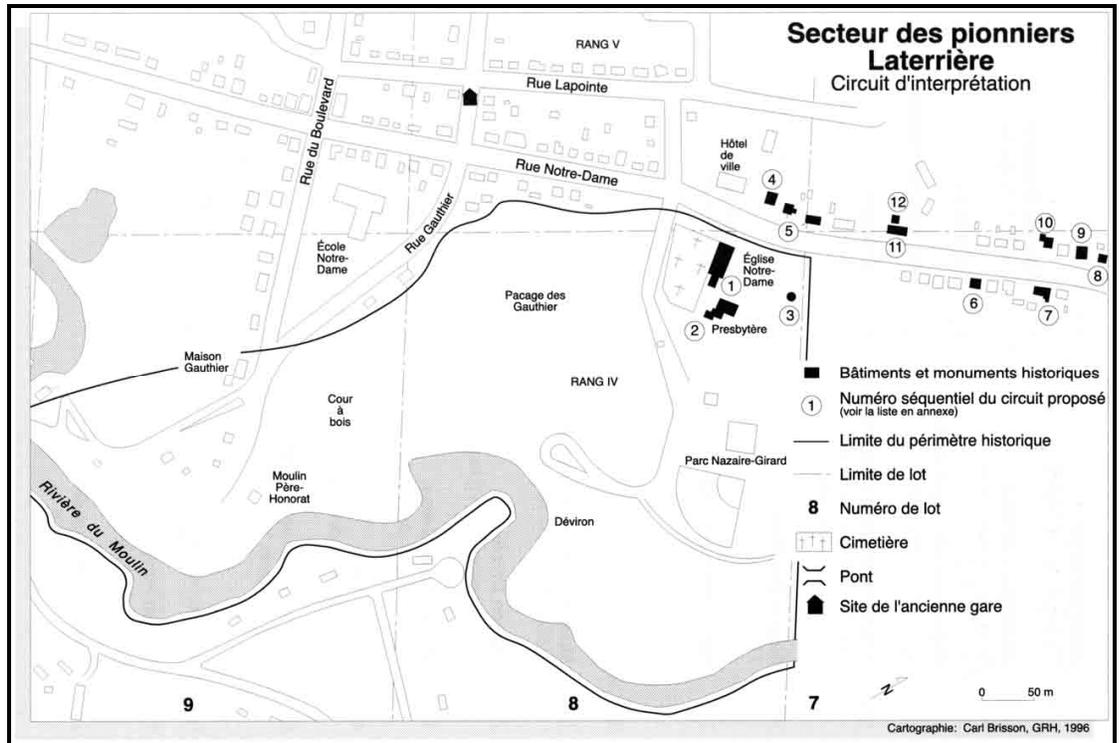
#### ***PORTAGE-DES-ROCHES (SUD, NORD)***

- 3) *Maison Brassard*  
2258, Portage Sud
- 4) *Villa Marie*
- 5) *Barrage Taschereau*
- 6) *Chapelle*  
Portage Nord

#### ***Chemin Saint-Pierre***

- 7) *Maison Bédard*  
4068, chemin Saint-Pierre

[10]



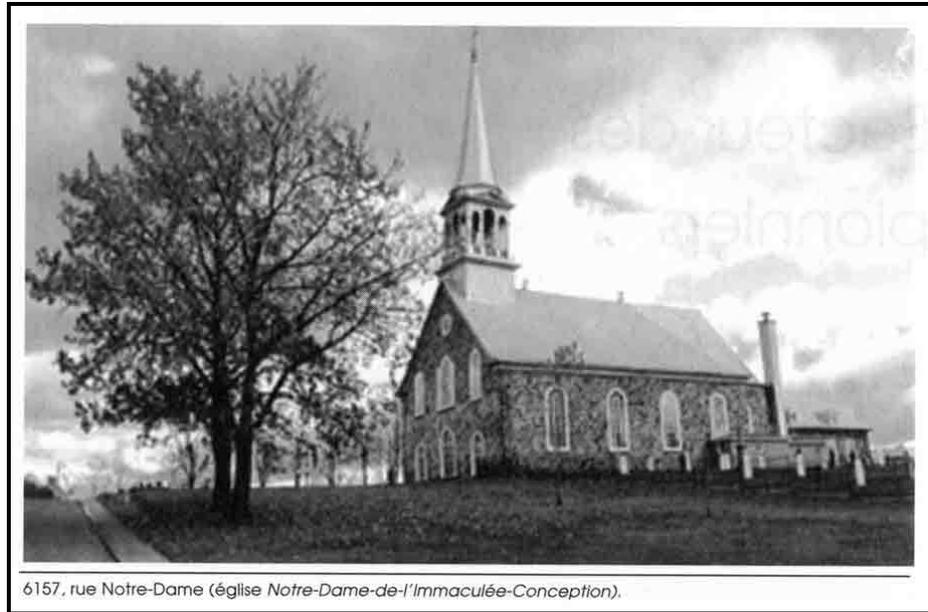
[11]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

## Secteur des pionniers

[Retour à la table des matières](#)

[12]



6157, rue Notre-Dame (église Notre-Dame-de-l'Immaculée-Conception).

6157, rue Notre-Dame (église *Notre-Dame-de-l'Immaculée-Conception*),



Burkhard Oltmann (B.O.)

(**Voir carte p. 10, n° 1**) C'est en juin 1858 que Mgr Charles-François Baillargeon, évêque coadjuteur de Québec, émet le décret d'érection canonique de la paroisse Notre-Dame de Laterrière. Il ordonne aussi la construction « d'une église en pierre de 100 pieds de long par 48 pieds de large et 28 pieds de hauteur »<sup>1</sup>, en vue de remplacer une chapelle existante, érigée en bois en 1850.

En décembre 1861, les marguilliers de la nouvelle paroisse adoptent une résolution à l'effet de construire une église en pierre, selon

<sup>1</sup> Archives de la paroisse. Livre de comptes 1848-1916, délibérations du 1er juin 1858 (cité par Gaétan Chouinard. *Les monuments historiques de Laterrière*. Collection Les retrouvailles, no 7. Québec, ministère des Affaires culturelles, 1978. p. 7.

le vœu de l'évêque <sup>2</sup>. Ils vont chercher conseil auprès de Jean-Félix Langlais (parfois dit Langlois), cultivateur d'Hébertville, qui œuvre à cette époque sur le chantier de construction de l'église Saint-Alphonse de Bagotville ; Langlais s'y était identifié comme « entrepreneur, charpentier et menuisier » lors de la signature du marché de construction, en juin 1860 <sup>3</sup>. Mais comme le chantier de Saint-Alphonse [13] traîne en longueur, les marguilliers de Notre-Dame de Laterrière optent plutôt pour un entrepreneur de Lévis, Ignace-Georges Gagnon qui obtient le contrat de la construction en octobre 1862 <sup>4</sup>. Or, le 24 novembre suivant, Gagnon, qui est déjà occupé au chantier de l'église de Saint-Urbain (Charlevoix) <sup>5</sup>, commande l'ouvrage aux maçons Louis Vallée, Joseph Clouet, Mathias Filion, Edouard Bélanger et Louis Giroux, ainsi qu'au menuisier Jean-Baptiste Grenier, tous résidents de Québec et de Beauport <sup>6</sup>.

Le chantier débute au printemps 1863 ; la pierre angulaire est posée le 28 septembre 1863 et l'église bénite par Dominique Racine, curé de Saint-François-Xavier de Chicoutimi et futur évêque du diocèse, le 12 janvier 1865 <sup>7</sup>. La nouvelle église mesure alors 110 pieds de longueur (33 m), 54 pieds de largeur (16,2 m) et ses murs *gouttereaux* s'élèvent à 28 pieds de hauteur (8,4 m). <sup>8</sup>

<sup>2</sup> Cette résolution est mentionnée dans la brochure *Église Notre-Dame de Laterrière (1865-1988)*, publiée à l'occasion des célébrations du 150<sup>e</sup> anniversaire du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

<sup>3</sup> ANQ à Québec. Greffe du notaire Louis-Zéphirin Rousseau. Marché entre Jean-Félix Langlais et la Fabrique de Saint-Alphonse, 30 juin 1860, no 1200 ; résiliation no 1547, renouvellement no 1548.

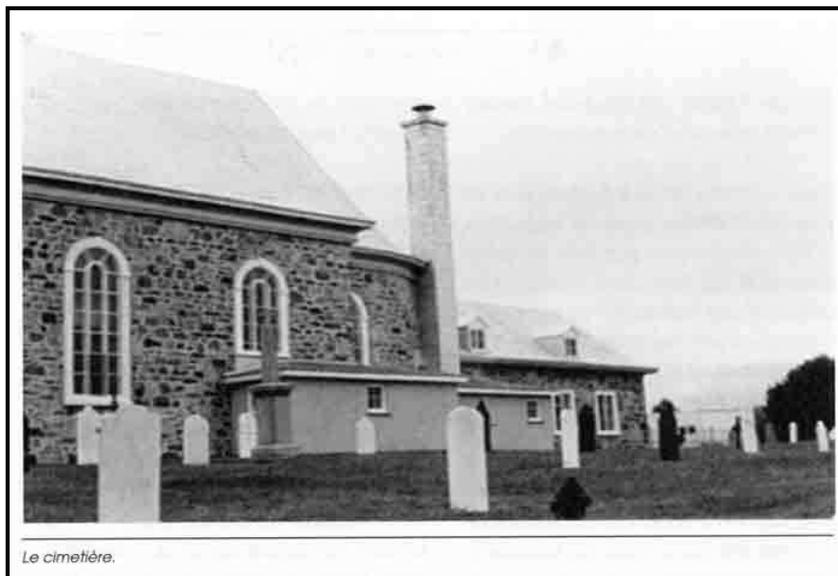
<sup>4</sup> ANQ à Chicoutimi. Greffe du notaire Ovide Bossé, no 1615, 20 octobre 1862 (document cité par Gaétan Chouinard, *op. cit.*, p. 8.

<sup>5</sup> ANQ à Québec. Greffe Philippe Huot. Marché entre Elzéar Parent, Félix Jones, Polycarpe Grenier et Ignace Georges Gagnon, 22 mai 1861, no 3229.

<sup>6</sup> ANQ à Québec. Greffe Philippe Huot. Marché entre Louis Vallée, Joseph Clouet, Mathias Filion, Edouard Bélanger, Louis Giroux, Jean-Baptiste Grenier et Ignace-Georges Gagnon, 24 novembre 1862, no 3882.

<sup>7</sup> Ces événements sont mentionnés dans la brochure *Église Notre-Dame de Laterrière (1865-1988)*.

<sup>8</sup> Gaétan Chouinard, « Église Notre-Dame, Laterrière », *Chemins de la Mémoire*, Québec, Les publications du Québec, tome 1, 1990, pp. 452-453.



Le cimetière.

### Le cimetière.

Les plans de l'église Notre-Dame-de-l'Immaculée-Conception de Laterrière sont conservés ; ils ont été approuvés, le 28 décembre 1861, par l'évêque de Québec et à nouveau paraphés par les autorités diocésaines le 22 novembre 1862, deux jours avant la signature du marché par lequel l'entrepreneur Gagnon commandait lui-même la construction. Ainsi, l'hypothèse, que tous ont admis jusqu'ici, attribuant la paternité de ces plans à Jean-Félix Langlais se révèle peu vraisemblable. Certes, Langlais est probablement un habile artisan et un contremaître de chantier talentueux, mais on ne lui connaît aucune formation en dessin ou architecture ; surtout, il faut constater que les marguilliers ont décidé de le consulter après que l'évêque eut approuvé les plans. Il est donc plutôt probable que les marguilliers de Laterrière aient songé à Langlais pour contremaître et entrepreneur apte à [14] construire l'église que l'évêque, préalablement, leur avait recommandée.

Chose certaine, les plans des églises en pierre de Saint-Alphonse de Bagotville, de Saint-Urbain, puis plus tard de Saint-Dominique de Jonquière (1876), mais aussi ceux des églises en bois contemporaines - Saint-Alexis de Grande-Baie (1867), Roberval (1872) - sont tous très semblables, puisqu'ils ont été imposés aux paroisses par les autorités diocésaines : partout on reconnaît une large nef qui se referme par un

chœur en hémicycle, lui-même prolongé par une sacristie construite dans l'axe du bâtiment. Puis, par économie, toutes ces premières églises sont dépourvues de clocher lors de leur construction : à Laterrière, comme à Bagotville et à Jonquière, par exemple, les clochers arrivent plus tard, lors d'un second chantier.

Les plans de l'église de Laterrière, autant par la forme du bâtiment qu'ils proposent que par leur graphisme, trahissent la main d'un des élèves de Thomas Baillairgé, architecte du diocèse de Québec entre 1830 et 1845. Les églises que celui-ci a conçues dans le couloir du Saint-Laurent, en effet, ont conduit à l'élaboration de plans types, adoptés par le diocèse, qui ont guidé la construction des petites églises paroissiales de la Beauce, du bas du fleuve et, finalement, du Saguenay et du Lac-Saint-Jean. Dans ces régions, les plans de Thomas Baillairgé avaient été adaptés aux contextes locaux (population, coûts, disponibilité des matériaux) par des architectes



*Vue de l'intérieur vers l'avant.*

Vue de l'intérieur vers l'avant.

[15]

formés dans son atelier, tels Pierre Gauvreau, Joseph-Ferdinand Peachy, Raphaël Giroux, François-Xavier Berlinguet ou Charles Baillairgé ; ainsi dessinés à Québec sur instruction de l'administrateur diocésain, ces plans types ont été achetés par des fabriques ou par des entrepreneurs et ont donc circulé, sans signature, dans diverses paroisses. À Laterrière, le devis de construction de Notre-Dame-de-l'Immaculée-Conception stipule ainsi que les travaux devront être menés à la satisfaction d'Ignace-Georges Gagnon et « de son Architecte », sans nommer ce dernier.



Baldaquin et maître-autel Joseph Villeneuve 1900  
(bois, peint et doré).

Baldaquin et maître-autel Joseph Villeneuve 1900  
(bois, peint et doré).

L'objectif du diocèse est clair : un plan type permettait d'uniformiser l'expression architecturale des lieux de culte. C'est que le statut officiel de l'Église catholique romaine du Bas-Canada, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, était battu en brèche ; l'Église d'Angleterre, mais aussi de nombreux cultes « dissidents », multipliaient alors leurs lieux de culte, cherchant à conquérir des fidèles dans les nouveaux territoires de co-

lonisation <sup>9</sup>. On comprend que toute nouvelle construction catholique, a fortiori dans ces régions, devait alors exprimer la cohérence et l'unité de son Église ; Notre-Dame-de-Laterrière, au départ d'un plan type issu des travaux de Thomas Baillairgé, est l'un de ces monuments rassembleurs.

La fabrique de Laterrière fait entreprendre la construction d'un clocher en 1871, par Thomas Pearson <sup>10</sup>. Celui-ci s'engage « à construire un clocher tout à fait semblable à celui de Saint-Alexis de la Grande-Baie », église érigée en 1867. Or, cette même année, Guillaume Audet dit Lapointe, membre de la célèbre famille de charpentiers de Saint-Anselme (Dorchester) qui ont œuvré à la plupart des églises de Thomas Baillairgé, s'était engagé à établir un clocher sur l'église Saint-Alphonse de Bagotville <sup>11</sup>, clocher en tous points identique à ceux popularisés par les élèves de Thomas Baillairgé. Engager Thomas Pearson et opter en faveur du modèle de Grande-Baie offraient aux marguilliers de Laterrière une alternative à l'image du clocher - déjà ancienne - de Bagotville, dont ils souhaitaient apparemment se démarquer. De fait, le clocher de Grande-Baie auquel se réfère Pearson, érigé par Philibert Tremblay, est certes plus monumental que celui de Bagotville : formé d'une chambre de cloches plus massive avec une triple baie sur chaque face, [16] baie sur laquelle repose une flèche assise sur des *corniches à frontons*. Il propose une version simplifiée du clocher de l'église Saint-Étienne de La Malbaie, rasée par le feu en 1949 <sup>12</sup>.

L'église de Notre-Dame-de-l'Immaculée-Conception des années 1870 est en pierre, blanchie à la chaux ; son toit et son clocher sont revêtus de bardeaux de cèdre. À l'intérieur, le contrat de 1862 prévoyait un enduit, une fausse voûte cintrée en bois et une tribune arrière. Les bancs devaient être construits d'après le modèle de ceux de

---

<sup>9</sup> Lire à ce sujet : Luc Noppen, « Baillairgé, Thomas », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, volume VIII (1851-1860), Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1985, pp. 41-45.

<sup>10</sup> Archives de la paroisse. Marché entre la Fabrique et Thomas Pearson, charpentier, 26 mars 1871 (cité par Gaétan Chouinard, *op. cit.*, p 9).

<sup>11</sup> ANQ à Chicoutimi. Greffe du notaire L. Tremblay. Marché entre la Fabrique de Saint-Alphonse et Guillaume Audet, dit Lapointe, 6 mai 1867, no 127.

<sup>12</sup> Illustré dans Louise Voyer, *Les églises disparues*. Montréal, Libre Expression, 1981, p. 69.

l'église Saint-François-Xavier de Chicoutimi. L'autel principal et le banc des marguilliers de l'ancienne chapelle de bois avaient été replacés dans l'église neuve, l'entrepreneur fournissant des autels latéraux. L'ensemble avait néanmoins encore un air rustique aux yeux de l'évêque ; en 1871, il enjoint les paroissiens de Laterrière de parachever leur église. Aussitôt la fabrique fait réaliser le décor architectural (la fausse voûte, la corniche et les ornements du chœur) par Edouard Lépine, plâtrier de Baie Saint-Paul <sup>13</sup> qui, lui, propose d'ériger un décor architectural comme celui qu'il venait de compléter dans l'église de Saint-Urbain, monument détruit en 1925 par un tremblement de terre.



Vue sur la sacristie.

*Vue sur la sacristie. Judith Picard*

Encore ici, avec sa fausse voûte cintrée en forme d'anse de panier, divisée en grandes plages par de larges *doubleaux* et appuyée sur un entablement avec corniche à *modillons*, frise et *architrave*, et ses *pilastres* d'ordre corinthien dans le chœur, l'ensemble s'inspire des formules établies par Thomas Baillaigé dès les années 1830. L'objectif, à cette époque, était d'ordonner les intérieurs hétéroclites envahis par

<sup>13</sup> Archives de la paroisse. *Livre de délibérations (1854-1896) : comptes de 1871* (cité par Gaétan Chouinard, *op. cit.*, p 9).

les œuvres des sculpteurs ornemanistes ; ceci avait conduit à une prédilection pour les ornements en plâtre, dont l'exécution pouvait être soumise au contrôle de l'architecte.

En 1874, Edouard Martineau, artiste peintre de Québec, est chargé de peindre l'intérieur et d'installer trois tableaux dans l'église : l'*Immaculée-Conception* au-dessus du maître-autel, l'*Éducation de la Vierge* et la *Seconde visite de Marie à Elisabeth* au-dessus des autels latéraux. Lorsque, en 1900, les ateliers Joseph Villeneuve de Saint-Romuald livrent trois nouveaux autels, le baldaquin élaboré de l'autel principal cache à la vue le tableau de l'*Immaculée Conception* ; on remplace donc celui-ci dans la travée gauche de l'hémicycle. Charles Gill est chargé en 1905 de peindre une [17] *Pieta* pour rétablir une ornementation symétrique.



Depuis, l'église a subi plusieurs chantiers de rénovation. En 1915-1916, la fabrique a fait reconstruire les fondations de l'église en béton, établir les galeries latérales, couvrir l'église et la sacristie en tôle et ériger un chemin couvert, passage en bois qui relie l'église à la sacristie. L'entrepreneur de ce chantier était Joseph Giroux de Saint-Casimir, fils de Raphaël Giroux, élève de Thomas Baillairgé. C'est lui qui a livré les plans de certains meubles

et ornements qui manquaient à l'église, le tout dans le style original qu'il maîtrisait fort bien (chaire, fonts baptismaux, prie-Dieu et stalles).

L'orgue Casavant apparaît en 1929, les grands lustres de cristal de Venise en 1956. En 1969, l'église a été classée comme monument historique ; des travaux de restauration ont été menés en 1972 et en 1985. Ces derniers ont rétabli le cachet original de l'église, là où les rénovations antérieures l'avaient altéré.

L'église Notre-Dame de Laterrière est un monument qui exprime, à travers une rare intégrité, le propos formel établi par Thomas Baillairgé et les autorités du diocèse de Québec pour doter le paysage catho-

lique du Bas-Canada d'une image de continuité et d'unité. L'esthétique néoclassique de Baillairgé a établi une habile synthèse entre le renouveau classique anglais et l'image française héritée du XVIII<sup>e</sup> siècle. Imprégnée d'histoire, fidèle à l'héritage, elle a rendu possible la construction d'églises imposantes en pierre dans de nouvelles paroisses aux moyens modestes ; et là où l'Église nationale souhaitait établir sa pérennité en conservant une image familière, l'église de Laterrière, avec ses murs de granit extrait du lac des Pères, appartient incontestablement à la terre qu'investissaient les nouvelles populations de défricheurs. Son clocher, cependant, évoque le voyage des fondateurs de Charlevoix depuis Grande-Baie jusqu'au Grand-Brûlé ; enfin, comme pour compléter l'achèvement et la puissance évocatrice de l'église, sa forme d'ensemble et son décor intérieur, véritable œuvre d'architecture, rappellent encore la grande tradition qui a façonné le paysage du Canada français dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

[18]



Monument érigé le 6 octobre 1996 à l'occasion des fêtes du 150<sup>e</sup> anniversaire de fondation de Laterrière.

Monument érigé le 6 octobre 1996 à l'occasion des fêtes du 150<sup>e</sup> anniversaire de fondation de Laterrière.

Le titre de fondateur de Laterrière revient à l'oblat de Marie-Immaculée, le père Jean-Baptiste Honorât (1799-1862). Ce protégé de M<sup>gr</sup> Eugène de Mazenod (1782-1861) fondateur de la Congrégation des oblats (1813), est né à Aix-en-Provence et est ordonné le 22 décembre 1821. À l'invitation de Mgr Ignace Bourget, qui a un besoin pressant de prêtres pour exercer le ministère dans de nouvelles régions de peuplement, Mazenod assigne le père Honorât, premier supérieur pour l'organisation des missions du Canada le 13 août 1841.

Le 2 décembre de la même année, Honorât débarque à Montréal. En 1844, il prend la direction des nouvelles missions et arrive à Saint-Alexis de Grande-Baie le 15 octobre 1844. Pour s'opposer au monopole de Price sur l'exploitation de la région, Honorât décide en 1846 de jeter les bases d'une colonie libre qui devait s'affranchir du commerce du bois monopolisé par Price et ses hommes de mains dans la nouvelle région de peuplement. Son projet consiste à créer au Grand-Brûlé (Laterrière) une véritable paroisse agricole, ce qui permettrait à toute une communauté de prendre en charge sa propre destinée.

La fondation de Laterrière a été un échec personnel pour Honorât. Sa forte personnalité aura l'heur de déplaire aux nouvelles élites locales, qu'il s'agisse des alliés de William Price, auxquels s'associent nul autre que Mars Simard, à Laterrière, ou des membres du clergé séculier qui voient dans ce nouvel arrivant [19] d'origine française une force de la nature qui risquait de trop déranger.

Forcés de quitter la région dès août 1849, les oblats vendront leur propriété de Laterrière à Jules Gauthier en 1852. C'est autour de cette famille canadienne-française que s'est organisée la vie paroissiale autour de l'église, du moulin à scie et du moulin à farine, tous érigés au cours des années 1860 (Camil Girard, « L'histoire de Laterrière. Microcosme de l'histoire du Québec » *Regards sur Laterrière*, Ville de Laterrière Éditeur, 1996, pp. 10-11).



Le père Jean-Baptiste Honorat.

Le père Jean-Baptiste Honorât



Inauguration du monument érigé en l'honneur du père Jean-Baptiste Honorat. M. Camil Harvey, président des Fêtes du 150<sup>e</sup> en compagnie du sculpteur de l'oeuvre, M. Jean-Marie Laberge. (Photo : Rémi Gauthier - Fonds Ville de Laterrière)

[20]



6157, rue Notre-Dame  
(presbytère Notre-Dame-de-l'Immaculée-Conception).

(Voir p. 10, n° 2) Le presbytère de Laterrière a été construit en 1867-1868 par Edouard Galarneau, maître charpentier de Beauport, près de Québec. Cet artisan est bien connu dans cette région, où on retrouve sa trace sur des chantiers dès 1832 ; en 1849, il avait notamment érigé la nouvelle sacristie de l'église de Beauport, d'après les plans de l'architecte Charles Baillaigé. Il y a tout lieu de croire que Galarneau se soit fait connaître à Laterrière lors de la construction de l'église par une équipe d'artisans de Beauport, en 1863-1865.

La demeure curiale qu'il bâtit à Laterrière est imposante : vaste maison en bois mesurant quelque 45 pieds de largeur (13,5 m) sur 33 pieds de profondeur (9,9 m), avec un étage surmonté d'un comble à deux versants, percé de trois lucarnes de chaque côté. Comme c'est le cas de quelques presbytères de cette époque, l'édifice acquiert une monumentalité accrue par une galerie qui en parcourt les façades avant et arrière et une lucarne pignon centrale, alignée sur la porte d'entrée.

Dès 1820, les autorités diocésaines avaient fait dresser des plans de deux types de presbytères pour loger dignement les pasteurs dans les paroisses. Le premier type était un presbytère-chapelle, édifice bifonctionnel qui permettait de reporter à plus tard la construction d'une

église permanente (Saint-Anselme et Sainte-Catherine de Portneuf, par exemple). Le second type de presbytère est une confortable maison, érigée tantôt en pierre, tantôt en bois, qui reprend les grandes lignes de la maison rurale qu'elle décline cependant par ses dimensions et le soin mis à sa construction. Avec les années, ce deuxième



Yves Asselin (Y. A.)

type de presbytère est devenu la norme - on ne construisit plus guère de presbytères-chapelles après 1840 - et a évolué [21] avec l'esthétique, la technologie et l'art d'habiter de l'époque. Charles Baillairgé, lorsqu'il a amorcé sa carrière en 1848-1849, a livré les plans de plusieurs de ces presbytères dans des paroisses du diocèse (Cap-Santé, Saint-Laurent de l'île d'Orléans, par exemple) et ses plans ont été adoptés par plusieurs constructeurs, à partir des années 1850 ; l'un des premiers presbytères de cette série est apparu en 1852 à Bagotville. Celui de Laterrière lui a survécu.

Yves Asselin (Y. A.)

Dans les années 1850, en milieu rural, de tels presbytères, comme les manoirs, sont responsables de l'introduction d'un nouveau type de maison : le cottage rustique. Il s'agit essentiellement d'une maison traditionnelle, apprivoisée par les citadins qui l'ont redessinée avec symétrie, tant en plan (quatre pièces autour d'un vestibule) qu'en élévation (deux fenêtres de part et d'autre de la porte d'entrée), tout en amplifiant le pittoresque de sa silhouette. En ce sens, les *larmiers* débordants et incurvés ont encouragé l'installation de galeries qui, à elles seules, évoquaient l'idée de villégiature.

À Laterrière, le presbytère a probablement été la première maison de ce type, proposant un nouveau modèle à imiter, tantôt comme un tout, tantôt par quelques-uns de ses ornements.

Le presbytère originel a été remanié en 1925. Cette campagne de rénovation a non seulement consolidé le bâtiment déjà ancien mais, lui a donné une élégance nouvelle, rarement atteinte ailleurs au Québec dans des monuments semblables. Ainsi, quoique l'agrandissement du bâtiment vers l'arrière, par l'adjonction d'annexes, ait alors requis l'ajout d'une galerie sur l'un des côtés, celle-ci a été doublée sur l'autre

flanc, par un souci de symétrie qui ne dépare pas l'implacable logique architecturale du monument. Cette logique se lit à de nombreux détails : les fenêtres de la façade principale sont couronnées de linteaux droits, tandis que ceux des pignons reçoivent des *linteaux en bâtière*. Des caractéristiques magistralement affirmées se découvrent même dans le plafond de l'avant-toit, pourtant peu visible : le constructeur y a traité le soffite comme un plafond à caissons mouluré !

[22]

Tout en étant rigoureux et ordonné - « de belle proportion » disait-on autrefois - le bâtiment est néanmoins élégant et léger. Cela tient aux gracieuses colonnes tournées qui supportent le toit de la galerie, aux *écoinçons* sculptés qui surmontent ces porteurs et aux logettes qui dominent les entrées principale et secondaire ; ces dernières, balcons des grandes occasions, avec leurs gardes de balustres tournés, leurs corniches ajourées et leurs mâts se dressant vers le ciel, contribuent à ennoblir la maison curiale.

Au milieu d'une oasis verte, ce presbytère, classé monument historique en 1969, est d'une blancheur immaculée. Curieusement, il évoque à la fois l'âge d'or de l'Église, par son opulence, et les débuts de la paroisse établie au Grand-Brûlé, grâce à l'apparence d'âge qu'il a conservée à travers les travaux de 1925. C'est, pour tout dire, « une très belle vieille maison ».



B. O.

Monument du Sacré-Coeur, près de l'église, en 1919.

Monument du Sacré-Coeur, près de l'église, en 1919.

(Voir p. 10, n° 3) Ce 5 mai 1919, le Conseil municipal de N.-D. de Laterrière, réuni en assemblée régulière, résolut à l'unanimité de consacrer officiellement la paroisse au Sacré-Coeur et passa la résolution suivante :

ATTENDU que les Souverains Pontifes (sic) invitent instamment les paroisses, les cités et les peuples à se consacrer solennellement au Sacré-Coeur, et qu'il importe plus que jamais d'affirmer les droits de Dieu sur les sociétés qui chancellent parce que l'on a voulu mettre Dieu de côté dans l'administration des affaires humaines.

ATTENDU que le Sacré-Coeur a révélé à plusieurs reprises qu'il veut régner sur les individus et sur les peuples pour les combler de bienfaits.

Il est proposé par le conseiller Thomas-Louis Gauthier, secondé par le conseiller Wilfrid Munger.

1 - Que ce Conseil mette ses délibérations, ses entreprises, ses résolutions et tous ses travaux [23] sous la protection de Sacré-Coeur de Jésus. 2- Que la municipalité de N.-D. de Laterrière soit officiellement consacrée au Sacré-Coeur de Jésus et que M. le Maire soit autorisé à prononcer publiquement cet acte de consécration lors de la bénédiction du monument qui doit être érigé près de l'église, sur la place publique.

3- Qu'une copie de ces résolutions et de l'acte de consécration soit conservée aux archives du Conseil, et qu'une copie soit déposée dans le pied de la statue du monument du Sacré-Coeur.

4- Qu'une statue ou image du Sacré-Coeur soit placée dans la salle des délibérations du Conseil, en souvenir de cette consécration solennelle.

Adopté à l'unanimité,

J.-Arthur Gaudreault, maire

Jos. Gauthier, sec.-trésorier

Archives municipales, Laterrière (Gilles Gauthier, Zoé Boivin-Fournier, Emma Maltais-Girard, Camil Girard, Normand Perron, *Laterrière ou Saguenay, GRAND-BRÛLÉ. Des origines à nos jours*, Comité du centenaire de Laterrière, 1983, pp. 254-255).



Les patriarches du Grand-Brûlé, 1919. (J.-E. Lemay, photographe, Chicoutimi). Voir C. Girard, G. Tremblay, *Mémoires d'un village*, Chicoutimi, GRH/UQAC, 1993, p. 74.

Les patriarches du Grand-Brûlé, 1919. (J.-E. Lemay, photographe, Chicoutimi), Voir C Girard, G. Tremblay, *Mémoires d'un village*, Chicoutimi, GRH/UQAC 1993, p. 74.

*1<sup>re</sup> rangée du haut* : ? Girard, François Larouche, Mg<sup>r</sup> Michel-Thomas Labrecque, troisième évêque de Chicoutimi, Thomas Émond, Louis Maltais, Théotime Girard.

*Devant* : Éleucype Tremblay, Maurice Girard, Hyppolite Girard, Thomas Pearson, François-Xavier Gaudreault, Castule Simard, Tom Gagnon.

[24]



6164, rue Notre-Dame (ancienne école primaire, village ; site actuel : caserne des pompiers).

6164, rue Notre-Dame (ancienne école primaire, village ; site actuel : caserne des pompiers). Dessin Burkhard Ortmann

(Voir p. 10, n° 4) L'hôtel de ville occupe l'ancienne école primaire de Laterrière, construite dans les années 1950. Ce genre d'édifice se retrouve en plusieurs exemplaires au Québec, ayant été construit d'après un plan type fourni par le département de l'Instruction publique ; il suffisait à un architecte d'adapter le plan à quelques exigences de la commission scolaire locale.

L'école y occupait les trois étages : le soubassement logeait une salle des pas perdus, le rez-de-chaussée, des classes dans la moitié de l'étage, tandis que l'autre moitié se divisait en bureaux et, à l'occasion, en des logements pour quelques religieux enseignants. Le troisième étage regroupe les salles de classes des élèves plus âgés. Toujours construit dans un axe nord-sud, ce type de bâtiment, dont les salles de classes s'ouvrent soit sur l'avant, soit sur l'arrière - elles sont séparées par un corridor central doté d'issues de secours aux extrémités -, offre un éclairage optimal sans jamais exposer les pièces plein sud.



6166, rue Notre-Dame (*hôtel de ville*).

C'est parce qu'elles ont un grand potentiel de reconversion que plusieurs des écoles paroissiales de cette époque, désaffectées à la faveur d'ensembles régionaux, ont été réutilisées à des fins variées, très souvent de juridiction municipale : ateliers d'art, bureaux de la commission scolaire, etc. L'exemple de Laterrière qui y a installé ses services municipaux est intéressant, puisqu'il confirme la vocation communautaire de l'ancien équipement scolaire.

[25]



6134, rue Notre-Dame (maison Desgagné), Y. A.

**(Voir p. 10, n° 5)** Ancien site de la caisse populaire de Laterrière.

Témoignage de Roland Desgagné, directeur de la caisse à partir de 1947 :

« J'ai été à l'École d'agriculture et je suis revenu sur la terre. Auparavant, j'ai été assistant mesureur. Je suis allé dans l'armée de 1941 à 1944. Après, je suis retourné sur la terre avec mon frère René, de 1944 à 1947, trois ans. À l'automne 1947, j'ai pris la caisse populaire. J'étais gérant. Monsieur Ernest Gagné occupait ce poste avant moi.

Nous avons nos administrateurs. C'est l'abbé Jules Riverin qui avait fondé notre caisse au milieu des années trente. Je me souviens. J'ai commencé à 75,00 \$ par mois et, en plus, il fallait que je loge la caisse dans notre maison. La première année, elle était dans le salon là-bas. Deux ans ont suivi avant que je construisse une rallonge ici. Oui. Ils nous engageaient gérant et il fallait loger la caisse. » (Roland Desgagné, gérant, Fonds GRH, 88.13.)

[26]

6073, rue Notre-Dame (*maison Johnny-Maltais*).

(Voir p. 10, n° 6) Johnny Maltais, descendant de Jean Maltais et de Marguerite Belley. Cette petite maison a servi de magasin général au début du siècle.

6073, rue Notre-Dame (*maison Johnny-Maltais*).  
Guy Chiasson (G. C.)

(Voir p. 10, n° 6) Johnny Maltais, descendant de Jean Maltais et de Marguerite Belley. Cette petite maison a servi de magasin général au début du siècle.

\*\*\*\*\*

(Voir p. 10, n° 7) Le long bâtiment qui occupe ce lot semble avoir connu une évolution architecturale en deux temps. Si l'on sait qu'au départ il s'y trouvait une forge, érigée par Didyme Simard et acquise par Augustin Gagné en 1889, celle-ci devait occuper la portion nord de l'édifice. Vu de l'arrière, ce bâtiment à fonction artisanale est plus ancien : son toit mansardé y est de profil assez aplati, avec un long *brisis* très incliné, comme l'étaient les toitures des habitations et boutiques dans les anciens faubourgs de Québec, à partir des années 1860.

C'est probablement au début de notre siècle que le bâtiment s'est allongé par l'addition d'une section sur son côté sud. À cette époque, alors que le toit brisé à la française - dit « à la Mansart » - imposait la rigidité de ses *brisis* plus droits à la composition architecturale, la toiture de l'ancienne forge, devenue partie du magasin général, a été redressée pour créer l'effet homogène que l'on retrouve aujourd'hui sur

la façade principale. La fonction commerciale de l'édifice a toutefois perduré ; elle se lit notamment à travers l'étroitesse de l'ensemble [27] qui contraste singulièrement avec sa longueur.



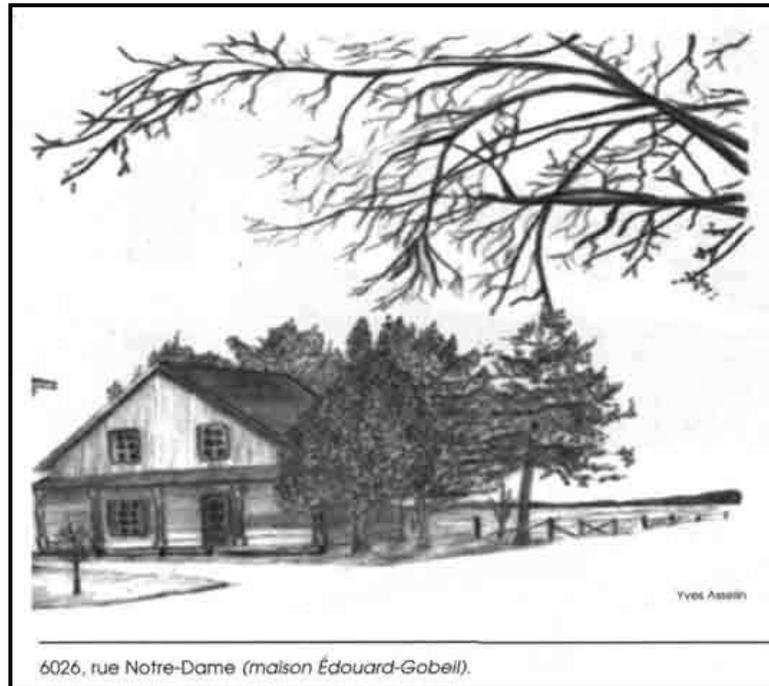
6049, rue Notre-Dame (maison Munger).

6049, rue Notre-Dame (*maison Munger*).

Comme il se présente aujourd'hui, le bâtiment est remarquable, assumant dans une figure d'ensemble la somme des ajouts et des modifications subies au fil des ans. Sa haute et longue silhouette s'impose en effet le long de la rue Notre-Dame : le toit Mansart s'y profile pardessus la galerie avant, accroissant la visibilité et l'aspect accueillant de ce bâtiment longtemps utilisé comme magasin général. Le lambris de planches à clin, les fenêtres anciennes à guillotine dotées de contre-fenêtres originales, la grande fenêtre de l'atelier et les moulures de linteaux couronnées par une *cimaise sculptée* d'oves, imitant un entablement classique, sont autant d'éléments qui attirent l'attention du passant.

Admirablement situé, en face de la maison de pierre avec laquelle il partage en quelque sorte une histoire commune, l'ancien magasin général est un véritable ornement de Laterrière.

[28]



6026, rue Notre-Dame (*maison Édouard-Gobeil*). Yves Asselin

(**Voir p. 10, n° 8**) Ce bâtiment, qui date du début de notre siècle, est un exemple de plus qui atteste de l'attrait qu'exerce la maison de type cottage orné à Laterrière. Ces élégantes demeures, toutes placées sur la portion de la rue Notre-Dame qui structure le secteur des pionniers, témoignent d'un établissement qui a acquis, vers 1900, une certaine prospérité. On est loin ici des maisons de colonisation rudimentaires et des habitations rurales habitées simultanément par plusieurs générations d'une même famille.

Témoignage du père Lucien Gobeil, rédemptoriste, fils d'Edouard Gobeil (Fonds GRH, 1996) :

« C'est mon père, Edouard Gobeil, qui a construit la maison familiale à Laterrière. Dans ce temps-là, il y avait beaucoup d'artisans. Mon père construisait aussi des écluses. Il en a fait pour la Consolidated et ensuite pour les Price. Il semble que certaines de ces écluses se trouvent toujours au bout de la rivière à Mars. D'ailleurs, on avait des croquis de ces écluses.

C'est pour cela sans doute que mon père, ils l'appelaient le « Castor ». C'est lui qui étudiait les rivières, les alentours. Il décidait de la meilleure place où ériger les écluses.

C'est arrivé une fois pour les Price. Mon père était retiré. Il avait 83 ans. Les Price voulaient construire une écluse. Mon frère, Louis-Joseph, le médecin, il lui a dit : « Demande ton prix, ça fait assez longtemps que tu travailles pour rien. » Il a demandé assez cher qu'ils n'ont pas voulu. Le printemps suivant, leur écluse avait cédé.

[29]



Soirée en famille : intérieur de la maison (circa 1922). A l'extrême droite de la photo, monsieur Edouard Gobeil. Au centre, le jeune Lucien Gobeil, tenant une photographie de son héros, l'homme fort, Victor DeLamarre. Voir C Girard, G. Tremblay, *Mémoires d'un village*, Chicoutimi, GRH/UQAC, 1993, p. 76 (Fonds Aimé Girard).

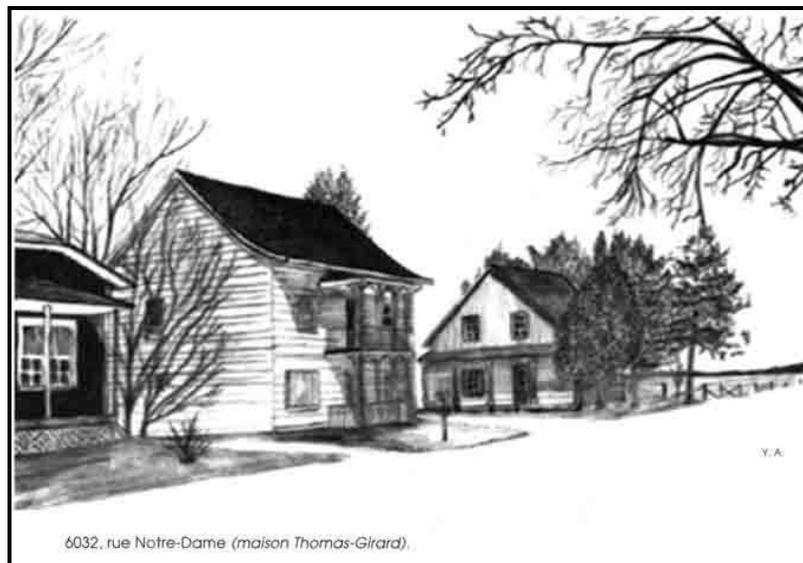
Notre maison, mon père l'a construite lui-même. Il a été aidé par monsieur Amédée Côté et Ubald Girard. Ça faisait quelques années qu'il était marié (7 janvier 1909) quand il a décidé de se bâtir. Ma mère s'appelait Ida Girard. C'était la fille de Thomas, notre voisin. »

[30]

(Voir p. 10, n° 9) La Fête-Dieu chez Thomas Girard (début du siècle).

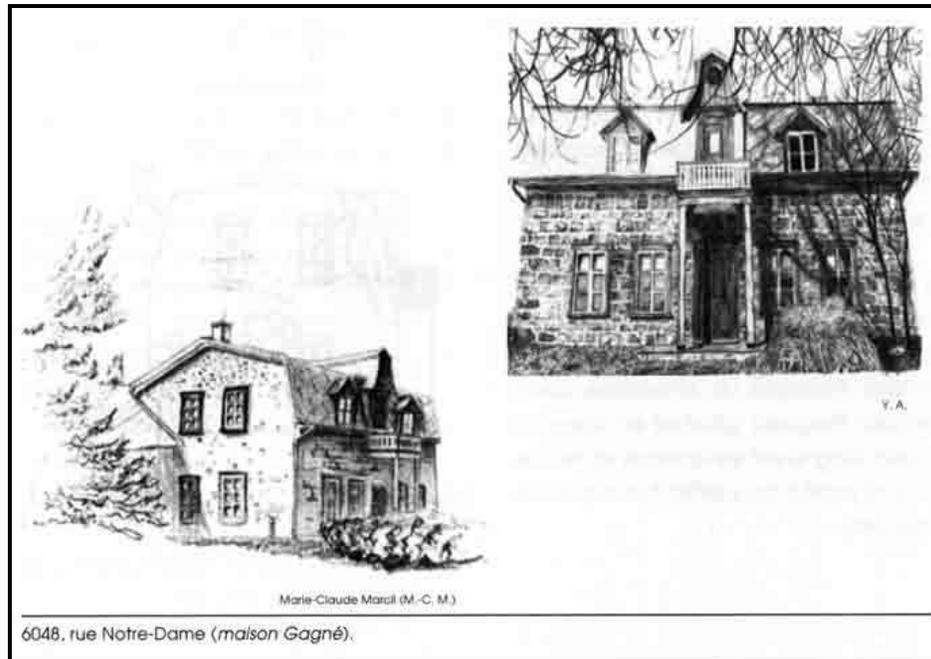
Ce bâtiment est beaucoup plus intéressant qu'il ne le paraît au premier abord. Il s'agit en effet d'une maison traditionnelle en bois, placée sur un haut soubassement de maçonnerie. Des illustrations anciennes la montrent, flanquée d'une galerie à deux étages en façade ; dans cet état, la maison Thomas-Girard ressemblait à un certain nombre des habitations anciennes de Laterrière et notamment à la maison Jules-Gauthier, qui l'a probablement inspirée.

Fonds Thérèse Gagné.



6032, rue Notre-Dame (maison Thomas-Girard). Yves Asselin

[31]



6048, rue Notre-Dame (*maison Gagné*),  
 (Photo de gauche : Marie-Claude Marcil (M.-C. M.).  
 Photo de droite : Yves Asselin

(**Voir p. 10, n° 10**) Cette maison aurait été construite en 1874 pour Didyme Simard. Il s'agit alors d'une imposante maison de 16 pieds sur 29 (4,8 m sur 8,7), en pierre, coiffée d'un toit à deux versants. Le constructeur initial a mis en œuvre des moellons sur les murs latéraux et une pierre taillée en blocs plus réguliers comme parement en façade ; l'idée était de se rapprocher, au meilleur coût possible, de la pierre de taille utilisée sur les édifices publics.

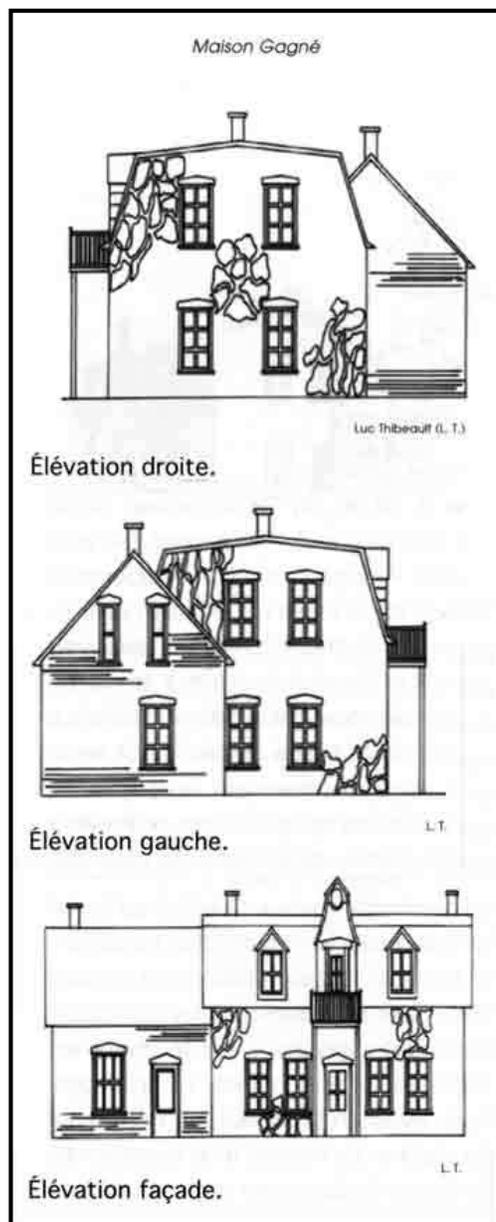
Peu après avoir acquis la maison, en 1904, Augustin Gagné y commanda d'importants travaux. C'est lui qui aurait fait exhausser la maison d'un toit brisé à la Mansart, transformation qui a laissé des traces apparentes dans la maçonnerie des pignons. À ce moment est apparue aussi la grande lucarne centrale, avec un amortissement en forme de cloche. La maison ainsi transformée se ressent évidemment du presbytère de Baie-Saint-Paul, édifice bien caractéristique avec son toit mansardé et un tel amortissement central en forme de cloche. Rien

d'étonnant à ce que ce modèle charlevoisien se soit imposé aux constructeurs et aux habitants de Laterrière.

Du même chantier du début du siècle daterait l'annexe, érigée en bois et lambrissée de planches à clin, longtemps utilisée comme cuisine d'été. À cette époque aussi, Augustin Gagné aurait fait reconstruire l'intérieur en lambrissant les murs d'une boiserie faite de planchettes embouvetées.

À l'évidence, la maison Gagné s'impose comme l'un des monuments architecturaux de Laterrière. Ses murs de pierre, son toit mansardé habillé de tôle à la canadienne, ses boiseries moulurées, autour des fenêtres du rez-de-chaussée et des lucarnes du toit, témoignent [32] d'une recherche formelle poussée, née d'une volonté de marquer le paysage par une figure architecturale significative.

La maison nous apparaît aujourd'hui quelque peu basse sur son site, du fait d'une mise à niveau du chemin dans ce secteur. Formant un ensemble avec l'ancien magasin général en face, la maison Gagné est en quelque sorte une porte d'entrée au centre historique de Laterrière.



[33]



6102, rue Notre-Dame (maison Maltais).

**(Voir p. 10, n° 11)** Témoignage d'une descendante :

« Je suis une descendante de Jean Maltais qui était marié à Marguerite Belley. Léandre Maltais, son fils, a épousé une fille de Mars Simard, Amédée. Mars Simard est venu voir Jean Maltais et il lui a dit : « Il faut que je marie Amédée avec Léandre ! » Il n'y avait pas de fréquentations dans ce temps-là ! Les parents décidaient du mariage. Léandre Maltais a marié Amédée Simard parce que Mars l'avait décidé. Ils ont échangé la terre qui appartenait aux Ratté de Jonquière avec la terre des Maltais. C'est là que Mars a installé Léandre. Amédée est morte à cent ans. C'était une fille directe de Mars Simard, une grande personne autoritaire qui faisait du favoritisme. Marie Tremblay, ma grand-mère, était une des premières institutrices à obtenir son brevet pour enseigner dans le Bas-Canada en 1864. Elle a eu son diplôme élémentaire et ensuite son diplôme modèle. Elle était mariée avec Louis Maltais, mon grand-père. Mon père, Joseph-Élie, a épousé Léda Desbiens. Ils étaient parents au quatrième degré. Marguerite Belley avait une soeur, Flavie Belley, qui avait marié Jean-Baptiste Desbiens. C'était du côté de Léda, ma mère. Maman Léda est décédée en 1919. Elle avait six enfants. Mon père, Joseph-Élie, était cultivateur et restait avec son père sur la ferme. Il y avait aussi ma tante Marie-Emilie

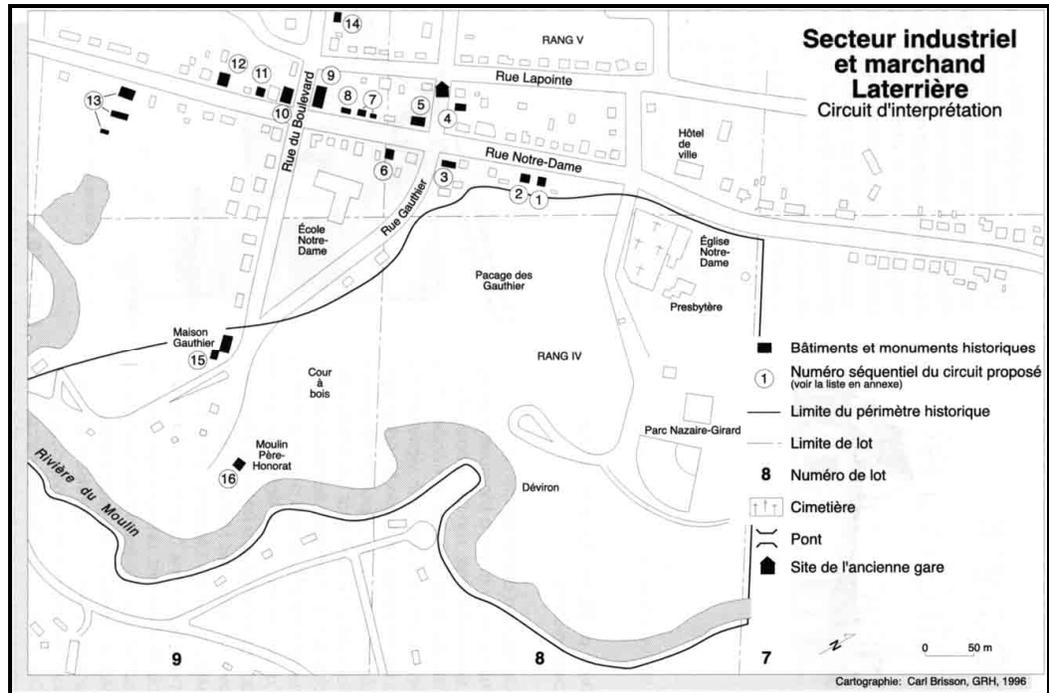
Gauthier qui était descendante des Gauthier et des Desbiens. Elle s'est mariée à l'oncle Jean, deuxième du nom, le frère de mon père. » {*Emma Maltais-Girard 1989, Chicoutimi, GRH/UQAC, 1990, fille de Joseph-Élie Maltais et enseignante pendant près de 40 ans.*}



6104, rue Notre-Dame (ancienne laiterie). Yves Asselin

(Voir p. 10, n° 12) Dans les années 1940, la famille Maltais commence à livrer le lait dans les foyers.

[34]



[35]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

## Secteur industriel et marchand

[Retour à la table des matières](#)

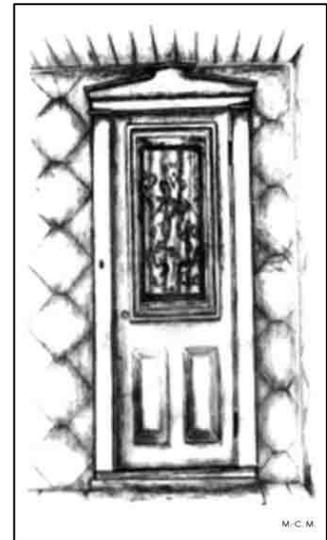
[36]



6221, rue Notre-Dame (maison Fournier). Serge Trudel (S. T.)

(Voir p. 34, n° 1) Cette maison est l'un des édifices remarquables de Laterrière, tant par sa forme architecturale que par son état d'intégrité. Elle aurait été construite en 1903, alors que Hermel Gauthier est propriétaire du lot. Le bâtiment aurait ensuite été agrandi par l'arrière, en 1913.

Il s'agit d'un « cottage orné », modèle architectural qui se répand à travers l'Amérique du Nord dès les années 1850. Au départ, le cottage orné est un habitat créé pour le citadin qui s'installe dans un environnement naturel ; il se distingue du « cottage rustique » qui n'est rien d'autre qu'une maison d'habitant reprise en mains par les citadins qui s'installent à la campagne. À l'origine du cottage orné se retrouve ainsi une volonté de démocratiser la villégiature, jusque-là représentée par l'architecture des somptueuses villas. Petite maison en bois, faite de deux corps de logis dessinant un plan en croix, le cottage [37] étatsunien sera d'abord « gothique », comme pour mieux s'inscrire dans un paysage boisé, où il se révèle, pittoresque à souhait, au détour de sentiers qui dévoilent progressivement sa haute silhouette relevée de pi-



gnons ; la qualification médiévale qu'on lui attribue se réfère à l'architecture des cathédrales qu'on croyait encore, à l'époque, construites par les Goths, ces hommes des bois du nord de l'Europe.



L'idée a fait son chemin et des interprétations populaires ont adapté l'habitat traditionnel à la mode nouvelle, en simplifiant le propos des architectes des années 1850-1860. Il suffit en effet de placer deux corps de logis en équerre, de les relier par une galerie qui, en ceinturant l'un des deux, en équilibre le volume avec celui de l'autre corps de logis, plus avancé et plus profond. Le toit est aussi plus haut que d'habitude et son profil est découpé par des lucarnes passantes, alignées sur les murs du rez-de-chaussée. Puis, quelques poteaux tournés et écoinçons sculptés complètent, avec le revêtement et les couleurs choisies, le cachet pittoresque tant recherché par cette architecture qui se dit inspirée de la nature.

Les cottages apparaissent d'abord en périphérie des villes, comme résidences de villégiature. Ils sont rapidement adoptés par les notables des villages cossus. À ce titre, la maison Fournier est bien particulière : son ornementation raffinée met en scène des *linteaux en bâtière*, coiffés d'un amortissement de même figure, ainsi que des *écoinçons* contre les poteaux de la galerie, détaillés à souhait. Quant au re-

vêtement de tuiles d'amiante, posées en *quinconce*, il date probablement de 1913 ; bien identifié aux quartiers ouvriers où il a têt fait de connoter la pauvreté, ce revêtement a pris ici une dimension tout autre. Sa texture [38] moirée et vieillie sied bien à l'effet pittoresque recherché, inscrivant le bâtiment dans le temps ; la rangée d'arbres qui le protège l'inscrit dans le paysage naturel. La maison est entourée de quelques bâtiments de même esprit, malheureusement moins bien conservés. La maison voisine (6231, rue Notre-Dame ; voir page suivante) est en effet assez semblable ; en face, trois autres maisons évoquent aussi l'image du cottage avec leur pignon central et leur galerie élégante.



Berthe Fournier, institutrice.

Source: *Laterrière au Saguenay*, Gilles Gauthier et al., Édition Progrès du Saguenay Ltée, 1983, p. 195.

Berthe Fournier, institutrice.

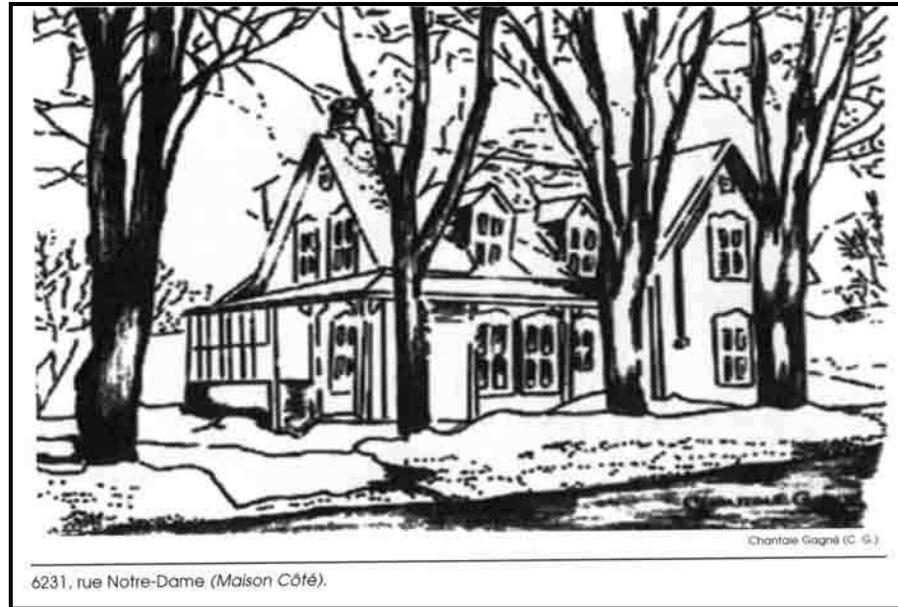
Source : *Laterrière au Saguenay*, Gilles Gauthier et al., Édition Progrès du Saguenay Ltée, 1983, p. 195.

Graduée en 1917, mademoiselle Berthe Fournier a vécu dans la maison familiale. Elle a enseigné pendant plus de 40 ans auprès des jeunes Laterrois.

Témoignage de monsieur Roland Fournier :

« Mon père a bâti lui-même sa maison. Je suis venu au monde la première année qu'il a demeuré ici, en 1904. La maison initiale a été bâtie en planche. Elle a été rallongée. Pour bâtir sa maison, papa prenait son bois chez les Gauthier. Le bas ici est fait avec du bois ordinaire mais le haut est fini avec du bois de Colombie. » (Roland Fournier, *Grand-Brûlé, Éditions Groupe de recherche sur l'histoire (GRH), document de recherche, Chicoutimi, 1995*).

[39]



6231, rue Notre-Dame (*Maison Côté*). Chantale Gagné (C. G.)



De gauche à droite: Laura Côté, enseignante, Elthémire Côté, l'abbé Georges-Étienne Côté et Cédulie Côté.

De gauche à droite : Laura Côté, enseignante, Elthémire Côté, l'abbé Georges-Étienne Côté et Cédulie Côté.

(Voir p. 34, n° 2) Elthémire Côté a été gérante de la succursale de la Banque nationale de Laterrière (1923-1931) qui occupait une annexe de la maison familiale de Juste Côté.

[40]



6257, rue Notre-Dame (*maison Lapointe*).

(**Voir p. 34, n° 3**) Ce bâtiment est formé de deux unités d'habitation distinctes ; l'une compte trois travées, l'autre deux.

Comme elle paraît aujourd'hui, cette maison est assez représentative de l'architecture néo-coloniale américaine des années 1900-1920. Son revêtement de brique ocre avec insertions de brique rouge formant des chaînes d'angle et soulignant le cadre des ouvertures est d'un bel effet. Les porches imposants, avec des toitures galbées, étonnent par une prétention monumentale devant l'édifice par ailleurs sobre.

« Mon père avait bâti la maison ici au village, pour ouvrir un hôtel, en 1912. Il ne l'a pas bâtie de ses mains, mais c'est lui qui l'a fait bâtir. C'était une maison à deux étages. C'est là qu'était la boucherie. J'ai dû travailler en communauté avec mon père jusqu'à l'âge de 27 ou 28 ans.

Je me suis marié en 1926 ! On passait la viande l'été et on faisait du bois l'hiver. J'ai tenu les livres pour mon père tant qu'il a brassé quelque chose d'un peu important. Je me suis présenté contre le maire Onésime Gauthier (1959-1961). C'est lui qui m'avait battu comme

conseiller en 1951. Cette fois-là, je l'ai battu par 20 voix de majorité. J'ai été maire du village pendant dix ans, de 1961 à 1970. J'ai été élu maire en juin 1961. » (Roméo Lapointe, *Grand-Brûlé*, document de recherche, GRH, Chicoutimi, 1995.)

[41]

(Voir p. 34, n° 4) Cette maison, qui mesure 26 pieds sur 28 (7,8 m sur 8,4) dresse un pignon vers la rue, comme le font souvent les petites maisons sur des terrains exigus dans les quartiers ouvriers, au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'un type architectural assez répandu, avec deux pièces au rez-de-chaussée et trois petites chambres à l'étage ; la lucarne latérale y est destinée à éclairer la cage d'escalier. De telles maisons sont apparues à Chicoutimi et à Val-Jalbert, en 1915. À Laterrière, cet exemplaire a été érigé en 1924.



905, rue Gauthier (*maison Gaudreault*). Stéphane Harvey

Le rez-de-chaussée de la maison ayant été utilisé pour un commerce, son apparence d'origine a été modifiée. La porte a été déplacée vers le centre pour bien marquer l'entrée, entre les deux vitrines dans la devanture. Puis, l'accès au logement, à l'étage, a été ménagé par un

escalier extérieur qui aboutit par une courbe élégante sur un balcon, lui-même protégé par une toiture.

Cette appropriation, requise par le changement de fonction de l'édifice - depuis redevenu strictement résidentiel - a substantiellement altéré le type architectural initial. Le remplacement des portes et des fenêtres et la pose d'un lambris moderne ont achevé la métamorphose du bâtiment.

[42]



6276, rue Notre-Dame (*maison Fortier*).

(**Voir p. 34, n° 5**) Ancien magasin général, une partie de cette demeure a été transformée en restaurant où les jeunes se rassemblaient en grand nombre au cours des années 1950-1960.

\*\*\*\*\*

(**Voir p. 34, n° 6**) Cette maison, construite en 1913, illustre un modèle architectural usuel au début du XX<sup>e</sup> siècle. On en retrouve des exemplaires partout en Amérique du Nord : la maison, coiffée d'un toit pavillon sur un plan carré - ici, 30 pieds sur 28 (9 m sur 8,4) - regroupe deux logements, un par étage. Chaque logement s'ouvre sur deux galeries, en avant et en arrière ; le logement de l'étage conserve

un accès indépendant de l'unité du rez-de-chaussée, grâce à un escalier extérieur.

Ce bâtiment a été rénové : son lambris, ses fenêtres et même ses galeries en fer forgé sont des éléments de remplacement.



6277, rue Notre-Dame (ancienne centrale téléphonique).

[43]

(**Voir p. 34, n° 7**) Cette maison, qui aurait été construite vers 1895, est une version plus achevée du type architectural apparu à côté (6296, rue Notre-Dame) quelques années plutôt : le carré bâti en pièce sur pièce, plus vaste, mesure 30 pieds sur 28 (9 m sur 8,4). La position de la porte d'entrée et des fenêtres, sur la façade, laisse croire en effet qu'on a ici tout bonnement reproduit le plan de la maison voisine, en l'étirant, sans pour autant augmenter le nombre d'ouvertures, ce que les nouvelles dimensions auraient permis.

La toiture a, en revanche, été dotée d'ouvertures qui n'existaient pas sur le modèle voisin. La lucarne passante évoque les cottages ornés situés plus loin sur la rue Notre-Dame, tandis que la porte qui ap-

paraît à cet étage appartient à l'époque où le bâtiment était utilisé comme hôtel. Il faut imaginer là une logette, similaire à celle du presbytère quoique décalée, ici, sur le côté de la façade.

La maison est revêtue de feuilles de bardeaux d'asphalte, imitant la pierre artificielle. Ce type de revêtement, qui plus souvent imitait un appareil de brique ou, parfois, des tuiles d'amiante, est généralement disparu aujourd'hui. La toiture est quant à elle habillée de tôle « à la canadienne », c'est-à-dire découpée en petites feuilles posées en *quinconce* ; ce type de couverture, qui requiert l'intervention d'un ouvrier spécialisé, témoigne évidemment d'une certaine prospérité du propriétaire constructeur.



6290, rue Notre-Dame (*hôtel Adélar-Girard/maison Bélanger*).

6290, rue Notre-Dame (*hôtel Adélar-Girard/maison Bélanger*).  
Stéphane Hamel (S. H.)

[44]

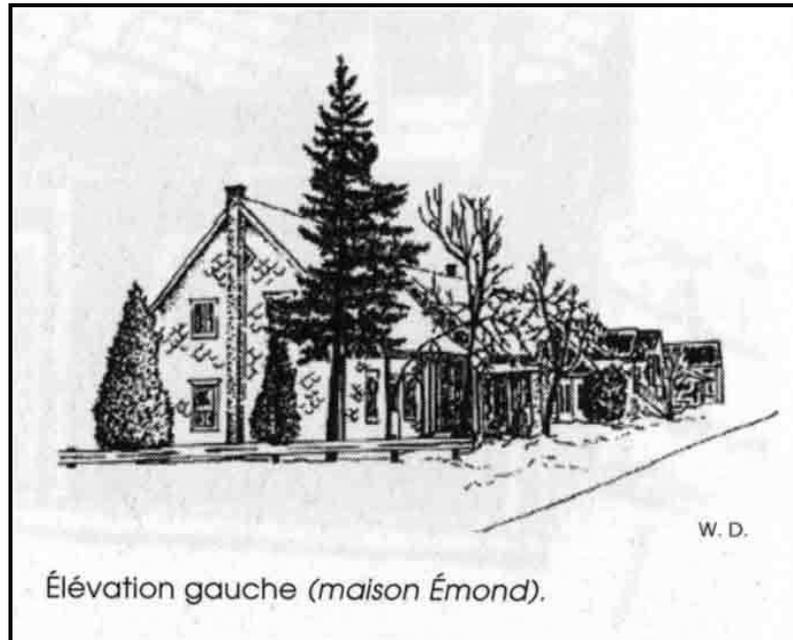


6296, rue Notre-Dame (maison Émond).

6296, rue Notre-Dame (*maison Émond*). Wanita Daniele (W. D.)

(Voir p. 34, n° 8) Cette petite maison -elle mesure 27 pieds sur 25 (8,1 m sur 7,5) - aurait été construite en 1880 pour Basilique Gauthier. À cette époque, il s'agit du premier édifice de Laterrière dont la forme architecturale trahit une prétention de constituer un paysage urbain ; il s'inspire en effet déjà des cottages étatsuniens que les notables des petites villes et villages se font bâtir non loin du centre institutionnel, pour bien se distinguer des cultivateurs, des ouvriers et des artisans, tant par le type architectural auquel leurs demeures se réfèrent que par le site d'implantation qu'ils ont choisi.

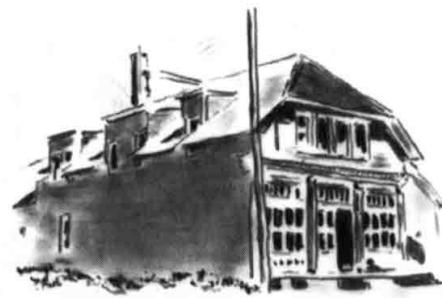
Quoique de dimensions restreintes, cette maison-ci paraît imposante par la galerie qui la ceinture, par sa haute toiture et par sa position, sur un lot assez vaste qui la met en valeur, même au cœur du village ancien. Le revêtement de tuiles d'amiante, peint en blanc, a probablement remplacé le déclin en bois d'origine. Les portes et les fenêtres modernes ont quelque peu altéré l'apparence du bâtiment, dont on peut néanmoins saisir l'intérêt, en faisant aussi abstraction du stationnement qui le voisine.



Élévation gauche (*maison Émond*). Wanita Daniele

[45]

(Voir p. 34, n° 9) Un des édifices les plus marquants de l'histoire du commerce à Laterrière. Construit d'abord pour répondre aux besoins des chantiers que J.-É.-A. Dubuc opérait non loin du village, il a servi en outre à approvisionner les familles laterroises de produits nouveaux dans leurs habitudes quotidiennes. Plusieurs gérants ou responsables du magasin sont des personnages connus dans la communauté : Aimé Girard, Aimé Fortier, Roland Fournier, Cyrille Émond.



Site actuel du magasin Jules et Claude Munger.

Site actuel du magasin Jules et Claude Munger. Burkhard Ortman



6302, rue Notre-Dame (ancien magasin Côté-Boivin).

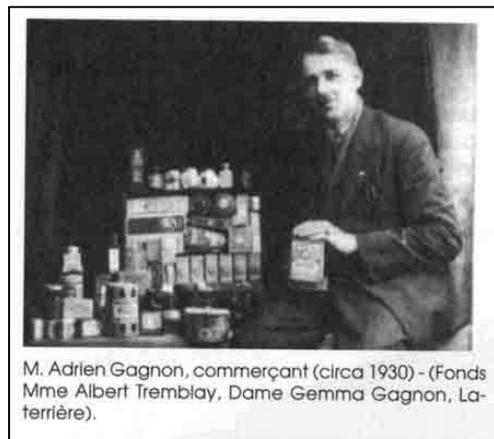
6302, rue Notre-Dame (ancien magasin Côté-Boivin).

[46]



6308, rue Notre-Dame (magasin général Gagnon).

6308, rue Notre-Dame (magasin général Gagnon). Burkhard Ortmann



M. Adrien Gagnon, commerçant (circa 1930) - (Fonds Mme Albert Tremblay, Dame Gemma Gagnon, Laterrière).

M. Adrien Gagnon, commerçant (circa 1930) - (Fonds Mme Albert Tremblay, Dame Gemma Gagnon, Laterrière).

(Voir p. 34, n° 10) Ce bâtiment est bien représentatif de l'institution qu'est le magasin général dans les pa-

roisses rurales du Québec ; cependant, la grande maison caractéristique, dotée d'une devanture commerciale, se double ici de l'image du « magasin du coin » des quartiers et des faubourgs urbains. Ainsi, si la devanture, protégée par une galerie, évoque le monde rural, la porte placée en coin évoque déjà le caractère citadin auquel

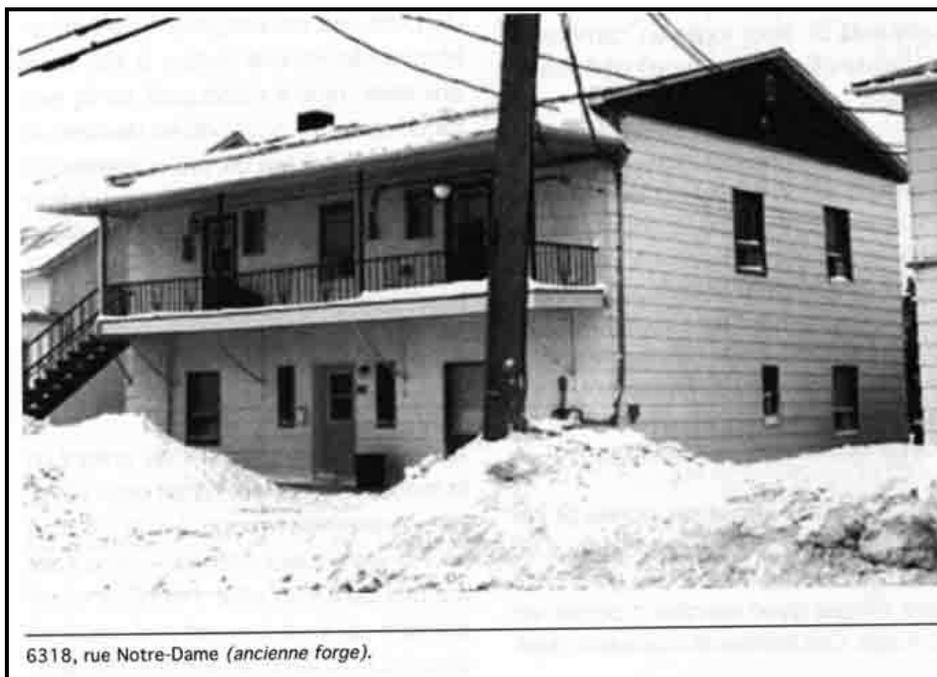


prétend l'architecture laterroise en 1935, quand cet édifice apparaît sur ce coin de la rue Notre-Dame.

Aujourd'hui formé de deux sections, le bâtiment est fort imposant. Au rez-de-chaussée, le magasin général s'y juxtapose à une aire d'habitation, requise par les longues heures d'ouverture ; une habitation plus complète occupe l'étage. Le bâtiment agrandi s'étire le long de la rue du Boulevard, où un mur [47] aveugle trahit, à l'intérieur, la présence d'étagères et d'un espace d'entreposage ; au-dessus, un second logement, accessible par un escalier latéral et une galerie portée par des équerres de fer forgé, complète la figure massive de l'ensemble.

\*\*\*\*\*

(Voir p. 34, n° 11) Cette maison était au départ assez semblable à celle du 6330, rue Notre-Dame : il s'agit dans les deux cas de bâtiments imposants - celui-ci mesure 35 pieds sur 31 (10,5 m sur 9,3) - comptant deux étages, et permettant donc l'aménagement de quelque commerce au rez-de-chaussée. Une habitation occupe l'étage. Ce bâtiment a subi plusieurs rénovations qui ont considérablement altéré son enveloppe par rapport à son état originel. Sa galerie et son escalier, en bois, sont tout récents.



6318, rue Notre-Dame (ancienne forge).

6318, rue Notre-Dame (ancienne forge).

[48]



6330, rue Notre-Dame (*boulangerie Émond*). Burkhard Ortmann

(**Voir p. 34, n° 12**) Ce bâtiment, longtemps occupé par une boulangerie, a été érigé dans les années 1920. Il s'agit d'une habitation ouvrière assez typique du début du XX<sup>e</sup> siècle, suffisamment vaste pour loger deux familles (unités jumelées) ou pour loger un commerce au rez-de-chaussée et une habitation à l'étage.

Le bâtiment a conservé son image d'ensemble, sauf en ce qui concerne la devanture commerciale, aujourd'hui habillée d'un lambris moderne. Les autres élévations sont en revanche animées par un revêtement de bardeau de cèdre, teint d'une belle couleur « sang de bœuf » ; à l'arrière, curieusement, c'est plutôt un papier brique, cependant de même couleur, qui pare le bâtiment.

Le bâtiment a perdu ses portes et ses fenêtres d'origine ; il a aussi, depuis sa construction, été doté d'une galerie sur deux étages avec escalier d'accès, en fer forgé. Ces éléments masquent quelque peu l'état originel, que l'on tendrait de ce fait à ignorer.

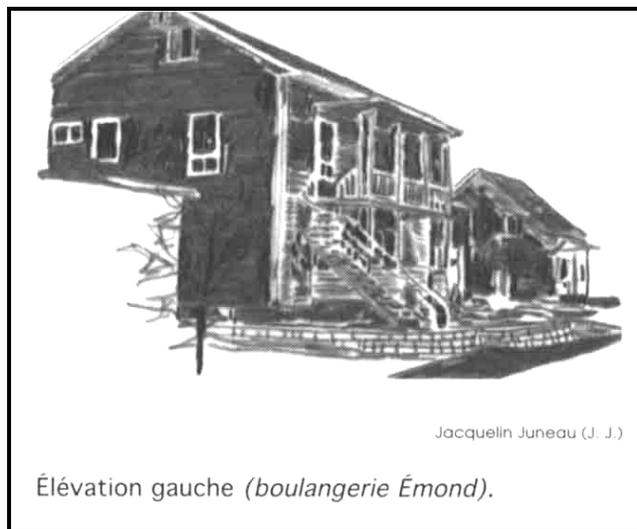
\*\*\*\*\*

« Avec mon père, on a parlé de boulangerie. Papa et mon oncle ont décidé de bâtir une boulangerie à Laterrière. Mon oncle Honoré Dufour a été deux ans avec moi ; il s'occupait de la *run*, tandis que je m'occupais en dedans. Je pense que j'ai été dix ans conseiller. En 1952, on m'a demandé pour rentrer maire du village. J'ai fait deux termes de deux ans. Ensuite, j'ai démissionné. » (Cyrille Émond, *Grand-Brûlé*, document de recherche, GRH, Chicoutimi, 1995.)

Témoignage de son épouse :

« Quand j'ai eu mon premier enfant (à la maison), le médecin a fait deux voyages. Au premier voyage, il a dit : « Ça va aller à une couple de jours. » Je ne voulais pas qu'il s'en aille ; il m'a fait comprendre qu'il ne pouvait pas rester ici deux jours. C'était le docteur Lemieux.

[49]



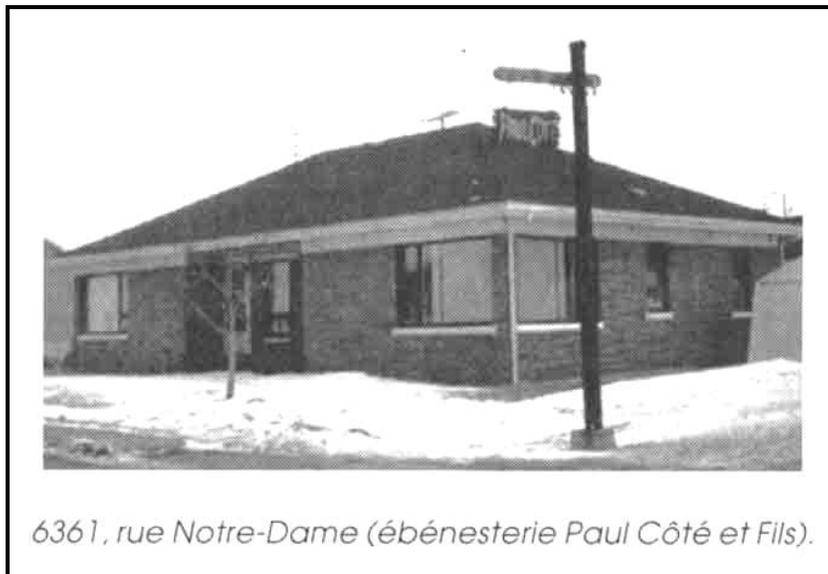
Élévation gauche (*boulangerie Émond*).

Élévation gauche (*boulangerie Émond*). Jacquelin Juneau (J. J.)

Le docteur a attendu, mais le mal ne reprenait pas. Une fois le docteur parti, le mal a repris. Ce n'est pas mêlant, je voulais mourir. Ma grand-mère Tremblay, qui m'avait mise au monde, voulait m'accoucher. « Si tu voulais, ça ne serait pas long, je t'accoucherais. » C'était la mode dans le temps. Mais moi, je ne veux pas qu'elle me touche, puis j'attends le médecin. Ils ont mis deux chevaux sur le chemin et ils sont allés chercher le docteur. Il n'avait pas eu le temps d'enlever sa

fourrure. Quand il est arrivé, je n'étais pas rougeaude. J'ai eu un beau garçon de neuf livres et trois quarts. Le docteur m'a chargé vingt-cinq *piasses*, ce qui a fait dire à ma grand-mère : « Tu vois là, si tu t'étais laissée faire, tu aurais épargné tout ça. » (Marie-Louise Tremblay, *Mémoires d'un village. Laterrière, Saguenay (1900-1960)*, Éditions GRH, Collection Père-Honorat, Chicoutimi, 1992, pp. 22-23.)

(Voir p. 34, n° 13) Témoignage de Gérard Côté, ouvrier-artisan. « Dans le village, j'ai bâti environ huit maisons. J'ai bâti la maison à Nono Gauthier ; Blackburn l'occupe aujourd'hui. J'avais bâti cette maison pour moi-même. Quand j'ai bâti ici, c'était pour mon fils et moi. Ma maison mesurait trente-huit pieds de large par soixante de long. J'avais bâti pour les deux couples. J'ai bâti aussi la maison de Gérard Rouleau, la maison de Jules Munger et j'ai rénové la maison de Zoé Fournier. Prendre un vieux châssis, le changer ou en refaire un autre identique, cela ne m'a jamais donné de problèmes. Il faut prendre son temps pour le faire comme il faut. Lorsque j'ai besoin d'une peinture, je la refais, je découpe le métal, je prends mon marteau et je la forge. » (Gérard Côté, *Grand-Brûlé*, document de recherche, GRH, Chicoutimi, 1995.)



6361, rue Notre-Dame (ébénisterie Paul Côté et Fils).

[50]

(Voir p. 34, n° 14) À première vue, rien ne laisse croire que ce bâtiment ait pu être une gare de chemin de fer avant de devenir une habitation double. La première distorsion vient de ce que le bâtiment a été déplacé de son site originel ; puis, la reconversion en habitation a achevé d'en métamorphoser l'image.

Ce dessin permet de mieux apprécier l'édifice, typique des petites gares de passage de certaines sociétés de chemin de fer. Le bâtiment est massif, coiffé d'un toit à versants rabattu sur les côtés par des croupes hautes qui dégagent les pignons sur deux étages ; la projection du toit vers le rez-de-chaussée, à l'avant, sert d'abri aux voyageurs qui attendent sur le quai. Au centre de la façade, une logette, excroissance du bureau de chef de gare, permet à celui-ci de surveiller la circulation ferroviaire ; au-dessus de cette saillie, le pignon avancé agrandit son logement de fonction.



927-929, rue du Boulevard (ancienne gare de chemin de fer).

Ce type de gare de passage, ainsi nommée par opposition aux gares terminales des grands centres urbains, s'implante dans des localités où la circulation ferroviaire est surtout le fait de passagers ; la maison du chef de gare, par extension, y devient donc le refuge des voyageurs. Au rez-de-chaussée, outre la billetterie, on retrouve deux salles d'attente : l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes.

« Mon père était agent de station, il fallait qu'il parle les deux langues. En plus, il ne le disait pas mais il comprenait très bien le télégraphe. Quand nous étions petits, les chars venaient et il nous était défendu, à Gérard et à moi, d'aller au train. Ce n'est pas parce que c'était dangereux, c'est surtout parce qu'il ne voulait pas qu'on l'embarasse. Une fois le train passé, on pouvait aller l'aider. » (Pierre Gagnon, *Grand-Brûlé*, document de recherche, GRH, Chicoutimi, 1995.)

[51]



772, rue Gauthier (*maison Gauthier*). François Leblanc (F. L)

Premier Jules Gauthier et son épouse, Marie Girard (*Fonds Colette Tremblay*).

(Voir p. 34, n° 15) Cette maison, qui mesure 50 pieds sur 34 (15 m sur 10,2), érigée en pierre sur deux étages et coiffée d'un toit à deux versants, est sans contredit la plus imposante demeure de Laterrière. Elle aurait été érigée en 1868 pour Jules Gauthier.



Premier Jules Gauthier et son épouse, Marie Girard (*Fonds Colette Tremblay*).

Le bâtiment s'inspire à l'évidence du presbytère, construit l'année précédente. Il suffit d'imaginer la maison Jules-Gauthier avec une galerie la ceinturant à l'étage, plutôt qu'au rez-de-chaussée, pour que la ressemblance devienne évidente.

La maison Jules-Gauthier est cependant en pierre ; surtout, son soubassement, occupé comme rez-de-chaussée, est plus élevé que le soubassement du presbytère. Dès lors l'effet monumental est plus puissant. Puis, la maison est restée plus près de son état d'origine, alors que le presbytère a été remodelé en 1925, avec un souci évident de raffiner son expression formelle. Certes, il est bien possible que la logette et les galeries de la maison Jules-Gauthier aient été reconstruites dans les années 1920, encore une fois d'après le modèle fourni par le [52] presbytère, puisque la maison, sur une photographie ancienne, apparaît sans logette à l'étage. Mais malgré cet ajout, le monument est resté sobre, notamment du fait des qualités expressives de ses murs massifs lambrissés de granit de la région. Éloigné des constructions voisines, visible de loin et flanqué d'une remise en bois, le bâtiment a l'intérêt d'avoir conservé son identité rurale.



Vue arrière (maison Gauthier).

Vue arrière (maison Gauthier). Yves Asselin

La côte de Beupré, Charlevoix, puis Grande-Baie et Bagotville ont connu d'imposantes demeures comme celle-ci, qui témoignent ainsi de la circulation d'un modèle de maison bourgeoise cossue, consacrée dans la vallée du Saint-Laurent puis adoptée pour marquer très tôt le territoire de peuplement du Saguenay. La maison Jules-Gauthier a toutefois survécu mieux que ses parentes, ailleurs : il faut dire que sa construction, en mettant à contribution des matériaux pérennes (la pierre plutôt que le bois), cherchait à l'origine cette permanence. Puis, un peu à l'écart du centre du village, la maison a pu vieillir à l'abri des rénovateurs et vendeurs de matériaux « modernes » qui ont radicalement transformé nombre d'anciennes maisons.

Il y a au Québec quelques imposantes demeures qui, sans être manoirs ou presbytères, frappent l'imagination et marquent le territoire qu'elles investissent, tant par leur juste proportion que par leur harmonie d'ensemble. Sans être classée, la maison Jules-Gauthier est de fait un tel monument historique, ponctuant dignement le tracé qui conduit de l'église au moulin, et renforçant l'image historique de Laterrière.

[53]

(Voir p. 34, n° 16) Ce bâtiment a été construit par Jules Gauthier en 1868 pour servir de moulin à farine, sur le site jusque-là occupé par un moulin à scie érigé en 1846 sous la direction du père Jean-Baptiste Honorât, missionnaire oblat. En acquérant le site, Jules Gauthier a reconstruit en bois le moulin à scie, en contrebas du bâtiment original ; celui-ci est reconstruit en pierre pour établir le mécanisme du moulin à farine et loger le meunier. Un tel procédé, fréquent, illustre la pérennité recherchée pour les moulins à farine, dont le mécanisme coûteux est ainsi mis à l'abri. Comme celui que Jules Gauthier reconstruit, les moulins à scie, dont le mécanisme est plus sommaire, sont placés plus près de l'eau ; ce sont aussi des structures plus ouvertes, afin de faciliter la manutention du bois que leur fonction commande.



741, rue du Père-Honorat (moulin Père-Honorat).

741, rue du Père-Honorat (moulin Père-Honorat). Nathalie St-Gelais

Des photographies anciennes montrent deux dalots d'amenée d'eau qui se dirigent vers les moulins à farine et à scie. Typique des années 1860-1870, le bâtiment en pierre adopte la figure d'une maison, si ce n'est son installation sur un terrain en pente, implantation bien caractéristique des moulins à farine. Son soubassement élevé permet en effet l'installation, à l'intérieur du bâtiment, d'une grande roue à aube qui actionne les meules. Plus tard, quand une conduite forcée canalisera l'eau vers une turbine, toute la mécanique hydraulique du moulin sera logée dans le soubassement, [54] et les opérations de la meunerie occuperont le rez-de-chaussée et le grenier.

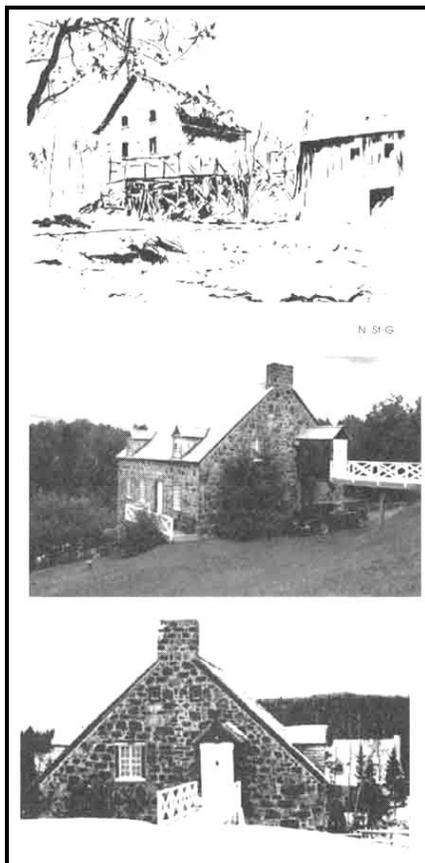
Le « moulin Père-Honorat » se caractérisait autrefois par une silhouette bien reconnaissable : les murs de pierre étaient alors coiffés d'une toiture à deux versants, avec des larmiers débordants incurvés. Menée au début des années 1970, la restauration de l'édifice, abandonné et ruiné, a été menée dans un esprit « Nouvelle-France », comme cela était de bon ton alors, pour le Québec qui recherchait son héritage : le soin accordé à la maçonnerie et au fenêtrage et, surtout, la correction apportée au profil du toit ont en quelque sorte vieilli le bâtiment. Comme il paraît aujourd'hui, le moulin, transformé en résidence privée, évoque bien plus le début du XIX<sup>e</sup> siècle que l'époque véritable de sa construction. Le même esprit a sans doute présidé à son appellation en l'honneur du père Honorât : celui-ci n'aurait probablement jamais imaginé qu'une construction aussi somptueuse, destinée à affronter les siècles, remplacerait son modeste moulin en bois afin d'évoquer son œuvre dans le paysage saguenéen.

\*\*\*\*\*

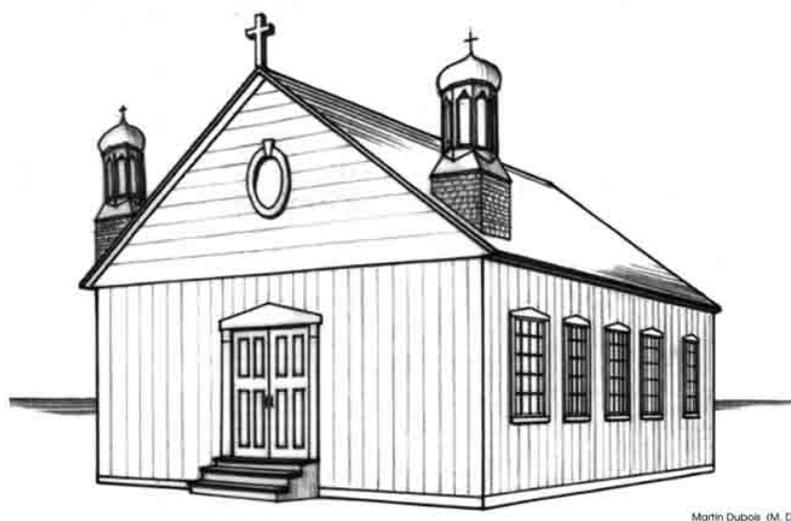
En 1969, la famille Gauthier cède le moulin à madame Hélène Vincent. Elle en entreprend la restauration avec l'appui du ministère des Affaires culturelles qui classe le bâtiment le 24 octobre 1973. En hommage au fondateur, elle décide de lui donner le nom de « moulin Père-Honorat ».



Réplique d'habitation des premiers colons  
(*site Moulin Père-Honorat*).



[55]



Élévation droite (première chapelle du père Jean-Baptiste Honorat).

Élévation droite (première chapelle du père Jean-Baptiste Honorat).  
Martin Dubois (M. D.)

L'abbé Eugène-Ernest Gauthier est né à Notre-Dame de Laterrière, le 3 novembre 1860. Il est le fils de Joseph-Basilique Gauthier, cultivateur, et d'Aurélie Lauzé. Il décrit ici la première chapelle érigée par le père Jean-Baptiste Honorât :

« C'est en 1934, que j'ai recueilli les souvenirs de M. l'Abbé Ernest Gauthier, descendant de Jules Gauthier, qui avait fait l'acquisition en 1853 de l'établissement des Oblats au Grand-Brûlé.

1. Quand j'étais petit garçon, j'allais m'amuser à dire la messe dans l'ancienne chapelle des Oblats, située face au moulin.

2. Le grand-père disait que le père Honorât l'avait bâtie avec l'aide des premiers colons du Grand-Brûlé.

3. C'était une bâtisse qui mesurait, approximativement, entre 40 pieds de longueur par 30 pieds de largeur. Il y avait la partie arrière qui était peu profonde. Je crois que c'était la sacristie.

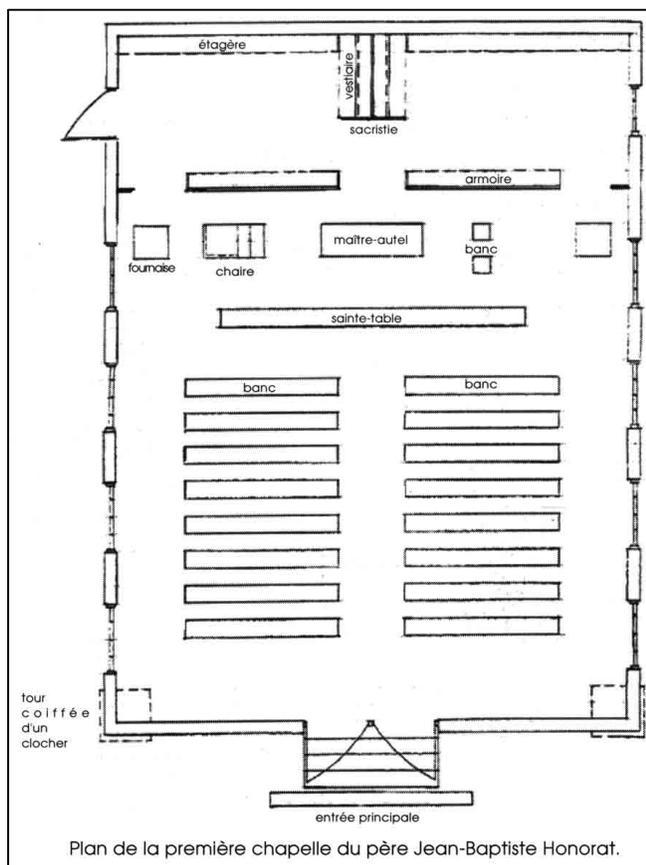
4. Cette partie arrière était entourée d'étagères et d'armoires. Elle était partiellement séparée par une division, formée de deux vestiaires et qui donnait sur une même ouverture. J'imagine que cette ouverture

était dissimulée par le maître-autel. À quelques pieds, il y avait ce que je croyais être une balustrade d'une vingtaine de pieds de longueur. C'était la chapelle.

5. Cette bâtisse, qui servait d'atelier de forge et réparations pour la ferme et le moulin du grand-père et de ses fils, était aussi très fréquentée par les habitants du village. Je me rappelle que l'on y ferrait les chevaux et y soignait les animaux malades.

[56]

6. La partie sacristie avait une fenêtre placée dans la direction de la tête d'écluse et la petite porte dans la direction du moulin. Les deux portes avant étaient situées dans la direction de la maison des parents. De chaque côté de la partie chapelle, il y avait une série de grands châssis à petits carreaux... quatre ou cinq.



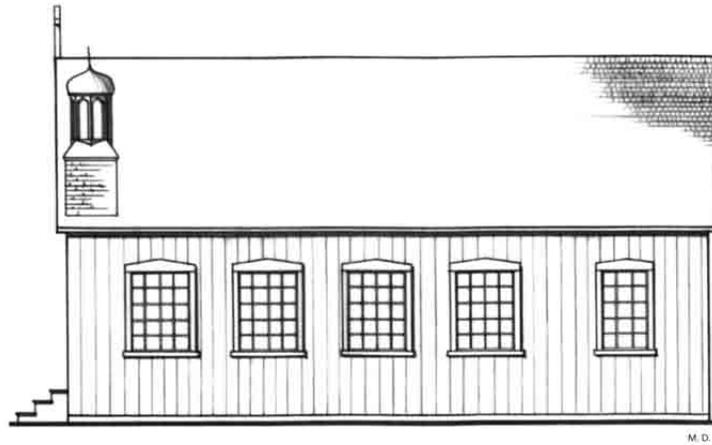
Plan de la première chapelle  
du père Jean-Baptiste Honorat.  
Martin Dubois

7. De chaque côté de la devanture il y avait une petite tourelle coiffée d'un dôme ( petit clocher ). Une croix surmontait le toit de la chapelle.

8. J'ai entendu dire par les vieux que deux fournaises, que j'imagine placées près du mur extérieur, certainement de chaque côté du maître-autel, chauffaient l'hiver cette grande bâtisse.

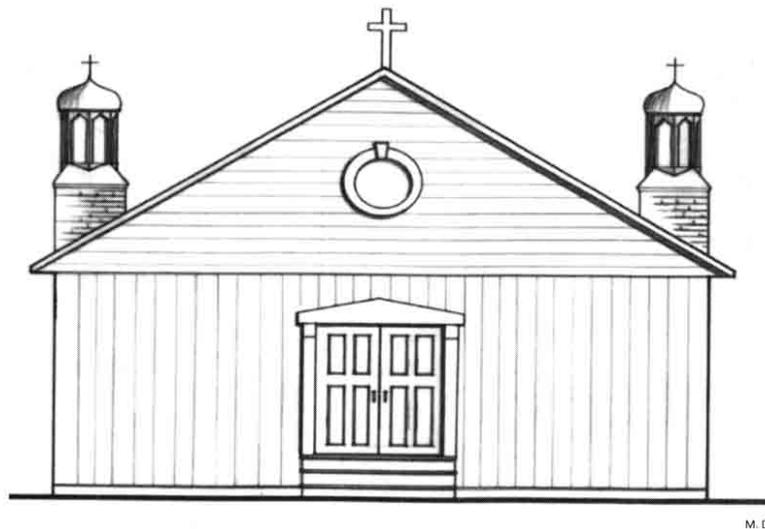
9. Je crois, aujourd'hui, que c'est probablement dans cette chapelle que j'ai développé le goût et le désir de devenir prêtre. Je garde de cette chapelle (devenue boutique à forge) un souvenir qui se rattache aux jours heureux de mon enfance. » (Propos recueillis par Victor Tremblay, ptre, archiviste, 1934, Fonds Société historique du Saguenay (S.H.S.) et Archives nationales du Québec (A.N.Q.).

[57]



Élévation droite (première chapelle du père Jean-Baptiste Honorat).

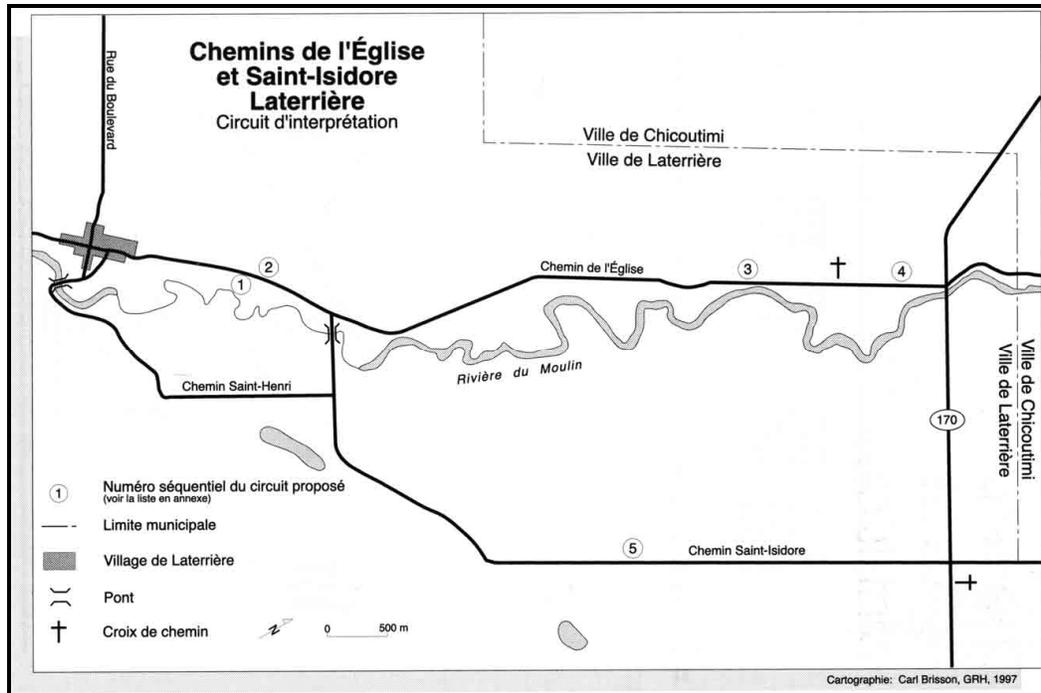
Élévation droite (première chapelle du père Jean-Baptiste Honorat).



Élévation façade (première chapelle du père Jean-Baptiste Honorat).

Élévation façade (première chapelle du père Jean-Baptiste Honorat).

[58]



Chemins de l'Église et Saint-Isidore  
Circuit d'interprétation

[59]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

# Chemins de l'Église et Saint-Isidore

[Retour à la table des matières](#)

[60]



5785, rue chemin de l'Église (maison Ferdinand-Gauthier).

5785, rue chemin de l'Église (maison Ferdinand-Gauthier). B. O.

(Voir p. 58, n° 1) Cette habitation est formée de deux corps de logis. Le plus ancien dresse un long pan en guise de façade sur la rue. Le second, formant un plan en T avec le précédent, offre à la rue le pignon de sa façade latérale.

La partie ancienne, qui aurait été construite en 1903 avec une structure en pièce sur pièce, se présente comme un corps de logis d'un étage étroit coiffé d'un toit brisé, en forme de cloche, silhouette peu courante sur les habitations qui se couvrent plus souvent de toits à la Mansart (dit mansardés), dont les *brisis* (versants) sont dressés plus droits, mais sont incurvés au-dessus de la corniche. Au lieu d'un tel modèle français, celui du toit de la maison Ferdinand-Gauthier appartient plutôt à l'architecture de la Nouvelle-Angleterre ; il est apparu dans la région surtout pour les bâtiments agricoles, particulièrement les granges et les remises. Ce toit brisé en forme de cloche est ici percé de lucarnes passantes, c'est-à-dire des fenêtres qui se découpent

dans la pente du toit pour s'aligner sur le mur du rez-de-chaussée, dont la présence ici ajoute à l'originalité du bâtiment.

La partie plus récente, transversale, aurait été érigée peu avant 1920, sur une charpente en colombages. Avec son pignon central sur le long pan, elle reprend le modèle des maisons ouvrières érigées à cette époque, notamment à Val-Jalbert et Port-Alfred. Les deux bâtiments sont unifiés par une galerie qui les raccorde en quelque sorte. La figure qui en résulte n'est pas sans rappeler celle des deux coquets « cottages ornés » nichés sous les arbres de la rue Notre-Dame. Si on imagine que le toit en forme de cloche est une correction d'un toit à deux versants plus hauts, la ressemblance [61] entre les maisons de la rue Notre-Dame et celle du chemin de l'Église se précise.



M-C-M

Marie-Claude Marcil

Un chantier de rénovation récent a doté la maison de nouvelles fondations et a vu au remplacement du lambris, des portes et des fenêtres. Le bâtiment, qui a longtemps été connu par son revêtement de bardeau d'asphalte vert, posé en *quinconce* comme s'il s'agissait de tuiles d'amiante, a perdu son apparence d'âge sous un revêtement de vinyle et des fenêtres usinées. Le volume d'ensemble et le revêtement en tôle continueront néanmoins d'attirer l'attention du passant sur ce bâtiment original.

[62]



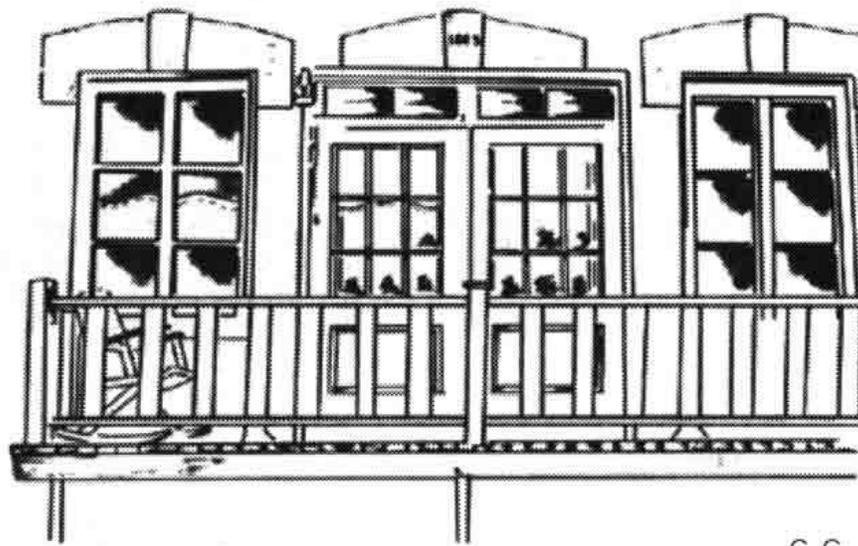
5740, chemin de l'Église (maison Lavoie).

5740, chemin de l'Église (*maison Lavoie*).

(**Voir p. 58, n° 2**) Ce bâtiment, qui aurait été construit en 1883, est la maison de ferme la mieux conservée de tous les rangs de Laterrière. Érigée sur un soubassement de pierre, elle mesure 35 pieds sur 29 et est flanquée d'une petite annexe à l'arrière.

Comme la maison du 5084, chemin Saint-Isidore, celle-ci a dû être érigée d'abord en pièce sur pièce et revêtue d'un lambris de bois. La brique, les lourds linteaux arqués à clef sont des éléments qui dateraient plutôt du début de notre siècle. La cheminée érigée hors d'œuvre sur le côté nord de la maison tend à confirmer cette hypothèse de l'évolution du bâtiment en deux temps ; car si elle est manifestement rapportée, puisqu'elle est posée sur des fondations en béton, cette cheminée est néanmoins enveloppée de la même brique que celle qui habille la maison elle-même.

Le bâtiment a conservé des fenêtres anciennes, à battants et avec contre-fenêtres. Le portail d'entrée a été élargi pour recevoir deux portes, lorsque la maison a été réaménagée pour abriter deux logements. Avec ses *larmiers* retroussés, son toit habillé en tôle gaufrée et ses annexes en bois à l'arrière, le bâtiment évoque avec sérénité l'âge d'or de Laterrière, paroisse agricole prospère.



C. G.

Élévation façade (*maison Lavoie*).

[63]



C. G.

Élévation gauche (*maison Lavoie*).

Élévation gauche (*maison Lavoie*). Chantale Gagné



Élévation profil (*maison Lavoie*)

Élévation profil (*maison Lavoie*). B. O.

[64]



4377, chemin de l'Église (*maison Saint-Gelais*).

4377, chemin de l'Église (*maison Saint-Gelais*).

(**Voir p. 58, n° 3**) Cet édifice, abandonné depuis des années, est d'un grand intérêt. D'abord parce que la maison est une structure an-

cienne, vraisemblablement érigée vers 1880, mais aussi parce qu'il s'agit d'un bâtiment qui expose plusieurs caractéristiques originelles.

Le bâtiment principal, de plan rectangulaire, est en effet érigé en pièce sur pièce sur des fondations sommaires ; il est lambrissé de planches à clin et de bardeaux de cèdre, et sa couverture est de tôle gaufrée. Vers l'arrière se profile une annexe coiffée d'une élégante toiture à croupe. L'ensemble, de belle proportion, pourrait permettre d'explorer plus avant la technologie de construction des maisons de ferme au Saguenay dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.



[65]



3822. chemin de l'Église (*maison Bolly*).

3822, chemin de l'Église (*maison Boily*).

\* Croix de chemin - 4280, chemin de l'Église, famille Paul-Étienne Simard (voir p. 87)

**(Voir p. 58, n° 4)** Sur ce site s'élèvent plusieurs bâtiments. L'habitation est un édifice en bois, lambrissé de brique, mesurant 31 pieds sur 26 (9,3 m sur 7,8) ; elle est reliée par une annexe à un autre bâtiment, lambrissé de bois celui-là, mesurant 24 pieds sur 20 (7,2 m sur 6).

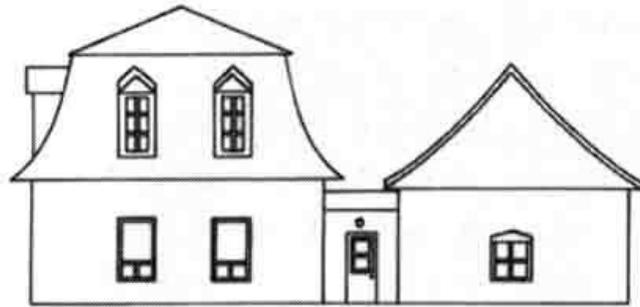
Tout laisse croire que la première occupation du site a été le fait du bâtiment en bois, qui se retrouve toujours à l'arrière de la maison principale. Cet édifice a en effet une figure de maison autonome ; il semble évident qu'il n'a pas été conçu comme annexe de quoi que ce soit. À l'intérieur de ce bâtiment, aujourd'hui utilisé comme remise, on retrouve de surcroît un ancien four.

La maison principale révèle une caractéristique intéressante : contrairement à l'habitude, qui a vu un toit mansardé apparaître vers 1900 sur une structure déjà ancienne, cet édifice est de forme presque carrée, ce qui laisse croire qu'il aurait été bâti pour recevoir, dès sa construction, un toit mansardé avec *brisis* sur quatre faces. Il est cependant bien possible que le bâtiment ait été lambrissé de bois quelque temps et que la brique y ait été ajoutée quelques années plus tard ; la qualité de la brique et son bon état de conservation militeraient en faveur d'une telle hypothèse.

Plusieurs maisons anciennes de Bagotville adoptent la figure de celle-ci et il est probable qu'elles aient inspiré cette construction à Laterrière. Quoique la maison ait aujourd'hui perdu sa porte et ses fenêtres d'origine, au rez-de-chaussée, [66] et que son toit ait été revêtu de bardeaux d'asphalte, sa forme d'ensemble, avec son haut toit mansardé et sa brique, évoque l'époque de sa construction, les années 1900. Peut-être est-ce à cause du coût de cette construction, imposante pour l'époque, qu'Éric Girard a contracté une hypothèque en 1898 et s'est fait saisir sa propriété l'année suivante.

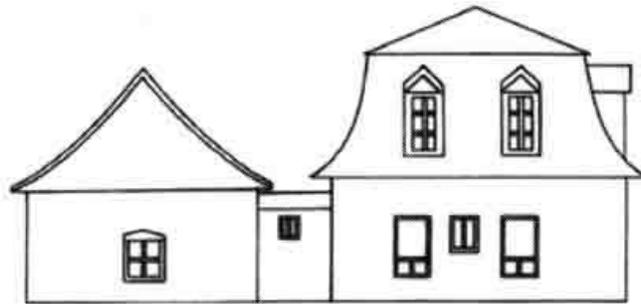
[66]

*Maison Bolly*



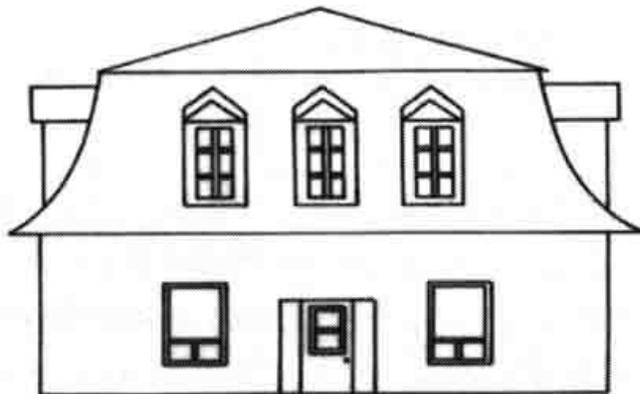
Élévation gauche.

L.T.



Élévation droite.

L.T.



Élévation façade.

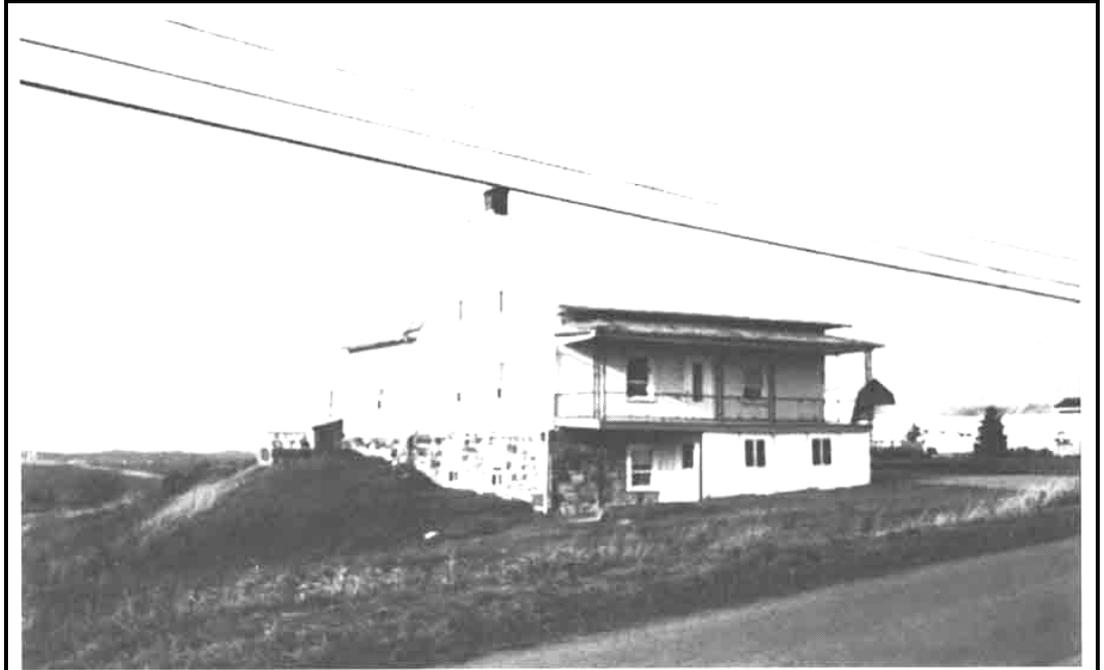
L.T.

[67]

\* Croix de chemin, famille Collard - intersection chemin Saint-Isidore et route 170 (voir p. 87)

**(Voir p. 58, n° 5)** Cette maison aurait été construite dans les années 1880 pour Téléphore Lavoie. Il s'agit d'une confortable maison, placée en retrait du chemin et entourée de bâtiments de ferme. Le plan est formé d'un rectangle de 32 pieds sur 26 (9,6 m sur 7,8), flanqué à l'arrière d'une annexe de 15 pieds sur 17 (4,5 m sur 5,1).

La principale originalité de la maison tient à son soubassement, parementé de granit posé en gros appareil. Ces fondations massives portent une structure en bois, érigée en pièce sur pièce ; celle-ci est toutefois placée sur le périmètre intérieur de l'ouvrage maçonné, libérant une partie de la tête du mur en vue de recevoir un lambris de brique. On peut dès lors imaginer que la construction des grandes maisons de ferme, telle celle-ci, s'est faite en trois temps. On a d'abord construit une maison en bois posée sur des fondations sommaires, ce qui explique la survie à Laterrière de plusieurs maisons littéralement posées sur le sol. Dans un deuxième temps, le propriétaire s'est fait bâtir des fondations en pierre, généralement en granit local ; ceci agrandissait la maison en établissant des espaces utiles dans un sous-sol dégagé. Enfin, dans un troisième temps, la maison a été lambrissée de brique, pour asseoir dans le paysage sa pérennité.



---

5084, chemin Saint-Isidore (*maison de Lucien Lavoie*).

5084, chemin Saint-Isidore (*maison de Lucien Lavoie*).

[68]



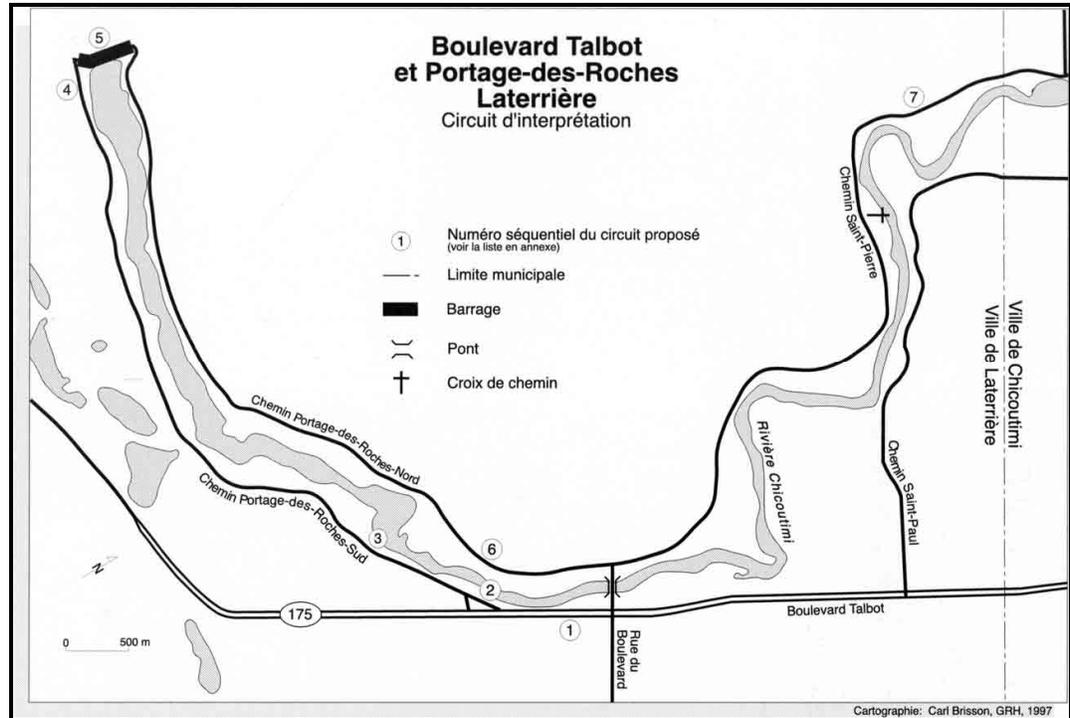
Élévation gauche (maison de Lucien Lavoie).

### Élévation gauche (maison de Lucien Lavoie).

Bien dégagée du soi, la maison Lucien-Lavoie est bordée d'une galerie qui donne accès au rez-de-chaussée, en avant et en arrière. Comme au presbytère, ces éléments sont distincts de la structure de la maison ; ils ont aussi été rénovés, comme le démontrent les poteaux en treillis et les garde-corps en fer forgé. Puis, à l'arrière, le bâtiment s'agrandit par une annexe qui a conservé la porte de fournil et la fenêtre sommaire témoignant de sa fonction utilitaire. Sur la maison même, les portes et fenêtres ont été modernisées.

Le bâtiment a deux revêtements intéressants. Le carré de bois est lambrissé de carreaux d'amiante striés rectangulaires, posés par feuilles. Cet emploi, nettement plus récent que la pose en quinconce de carreaux plus épais, remonte aux années 1940. Puis la toiture est revêtue de tôle gaufree, posée en feuilles. Ce matériau très présent en milieu rural, notamment parce qu'il permet de protéger du feu les vastes bâtiments de ferme, est souvent utilisé comme substitut à la tôle à baguettes (tôle pliée sur des baguettes de bois au joint des feuilles), d'usage plus ancien, et qui requérait l'intervention d'un ferblantier couvreur chevronné. En région, les artisans ont ainsi multiplié les procédés de construction par substitution qui ont maintenu vivante l'image d'un habitat traditionnel né de la vallée du Saint-Laurent.

[69]



Boulevard Talbot et Portage-des-Roches, Laterrière.  
Circuit d'interprétation

[70]

[71]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

# Boulevard Talbot et Portage-des-Roches

[Retour à la table des matières](#)

[72]

(**Voir p. 70, n° 1**) Ce bâtiment, l'un des premiers à annoncer le territoire historique du Saguenay à l'arrivant parti de Québec, se dresse fièrement en retrait de la route, comme il sied à une habitation de ferme ancienne.

Vu de près le haut soubassement en béton de l'édifice étonne, de même que l'aménagement régulier, manifestement récent, du parterre qui l'entoure. C'est qu'en fait cette maison, construite en 1882, a été déménagée sur son site actuel un siècle plus tard, pour ouvrir une voie d'accès à la nouvelle usine de l'Alcan, érigée en 1983.



6001, boulevard Talbot (*maison Potvin*).

La maison a conservé son lambris de brique ancien. Il s'agit d'une brique commune, d'un seul rang d'épaisseur, posée en boutisse. Le travail est plus complexe au-dessus des fenêtres, où les linteaux de brique forment des plates-bandes à chevrons, disposition fréquente à Laterrière et à Bagotville. Les souches de cheminée, avec leur bandeau de brique en encorbellement, sont aussi des ouvrages de qualité.

La porte d'entrée, boiserie avec imposte et fenêtres latérales, date aussi de la construction initiale, même si des profils arrondis sont venus s'ajouter au vitrage originel. Les grandes fenêtres à battants doublés de contre-fenêtres sont aussi un dispositif d'origine, très souvent disparu sur des bâtiments anciens de la région. Plus haut, la toiture est bien caractéristique avec son larmier incurvé qui dégage un soffite élevé et large. En fait, seule l'imposante lucarne en appentis, avec ses [73] trois fenêtres jumelées, est un dispositif de modernisation, destiné à accroître l'espace intérieur à l'étage de la maison.



C. G.



M.-C. M.

Seule de son espèce le long du boulevard Talbot, cette ancienne demeure annonce, à l'entrée de Laterrière, un peuple-ment qui a tût fait de prétendre à une certaine prospérité, celui de la ville, mais aussi de la région entière.

[74]

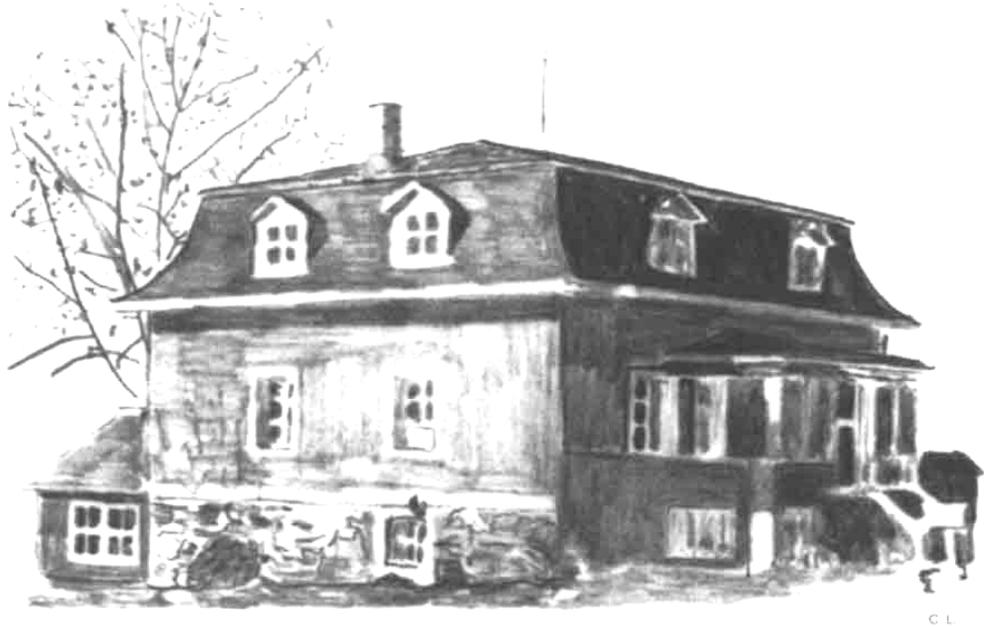
Patriarches, famille Girard.  
Assise : Vitaline Belley, épouse  
d'Alexis Girard ; debout : Clara  
Gaudreault, épouse de Rodrigue  
Girard avec, dans les bras, Ger-  
maine Gaudreault.

(Voir p. 70, n° 2) Ce bâ-  
timent est assez semblable à  
celui qui se retrouve au 3822,  
chemin de l'Église. Les plans  
au sol de ces maisons - ici, un  
rectangle de 32 pieds sur 27  
(9,6 m sur 8,1) - sont à peu  
près similaires, tout comme  
le sont les figures d'en-  
semble. La maison du boule-  
vard Talbot a cependant un  
nombre d'ouvertures plus adapté à sa forme.

Si le site semble avoir été construit dès 1867, le bâtiment actuel da-  
terait du début de notre siècle ; il a probablement été érigé entre 1907  
et 1912. Le bâtiment a un revêtement de brique en très bon état avec  
des linteaux en plates-bandes à chevrons. Son toit Mansart, aujour-  
d'hui habillé de bardeaux d'asphalte, est plus élégant que celui du  
3822, chemin de l'Église ; mais ici aussi, il s'agit manifestement d'un  
bâtiment inspiré par les maisons mansardées de Bagotville.



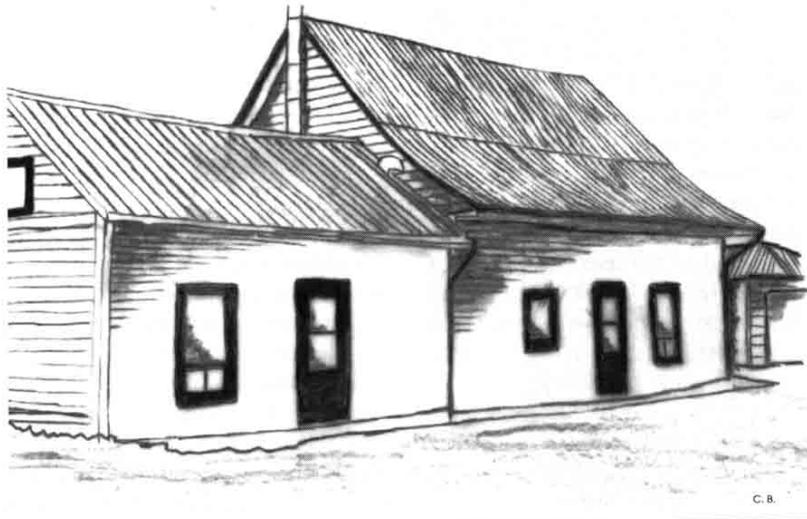
Patriarches, famille Girard. Assise: Vitaline Belley,  
épouse d'Alexis Girard; debout: Clara Gaudreau,  
épouse de Rodrigue Girard avec, dans les bras, Ger-  
maine Gaudreau.



6182, boulevard Talbot (*maison Rodrigue-Girard*).

6182, boulevard Talbot (*maison Rodrigue-Girard*).

[75]



2258, Portage Sud (*maison Brassard*).

2258, Portage Sud (*maison Brassard*).

(Voir p. 70, n° 3) Comme bien des maisons anciennes, celle-ci a été érigée sans fondations élevées. Construite en 1882 pour François Côté, elle a en quelque sorte fait l'économie d'un maître maçon ; le charpentier-menuisier qui l'a érigée l'a tout simplement posée sur une lisière de pierres, sans plus. On est loin ici des cossues habitations et maisons de ferme des rangs plus prospères de Laterrière.

Bas et près du chemin, comme enfoncé dans son site, le bâtiment adopte ici la figure typique de ces anciennes maisons qu'on dit « bien ancrées au sol », dépourvues d'un soubassement dégagé et utile à quelques fonctions dévolues à l'habitation rurale. Rien d'étonnant dès lors à ce que son propriétaire ait tôt fait d'ériger une annexe sur le flanc nord de la maison. Celle qui s'y trouve aujourd'hui est imposante, mesurant quelque 23 pieds sur 15 (6,9 m sur 4,5). Nettement plus récente que la maison, cette construction se lit comme ajout peu congru, notamment par son toit au profil plus rigide qu'élégant.

La maison ancienne a subi d'autres modifications : portes et fenêtres « modernes » sont venues remplacer il y a quelque temps déjà les boiseries anciennes. Reste un déclin en bois, embouveté et à gorge, qui sans être réellement âgé a néanmoins une bonne apparence d'âge ; il sied à cette figure bien typique qu'il arrive à rendre homogène.

[76]

(Voir p. 70, n° 4) « Le positionnement du chalet en bordure du lac et sa rusticité aideront à faire de Villa-Marie un véritable « lieu de retraite ». Le modèle architectural utilisé sera celui d'un « cottage orné », dont l'origine remonte aux années 1840-1860 et qui sera popularisé jusqu'aux années 1920-1930 au Québec. Plusieurs de ces modèles se retrouvaient à Grosse-Île, à Tadoussac, sur la Grande Allée, de même qu'à Sillery.

Ces camps en rondins (ou log houses) étaient pour la plupart érigés par des ouvriers forestiers ou des menuisiers-charpentiers travaillant pour des compagnies. Ils connotent l'idée de villégiature par leurs toits débordant sur les galeries. Selon l'historien Luc Noppen, ce type architectural était un peu archaïque à l'époque de la construction de la Villa-Marie, en particulier si on le compare à celui utilisé par Dubuc

pour sa Villa-Marie-sur-Mer, dans la baie de Pabos en Gaspésie, en 1916.

C'est pourquoi l'esprit architectural propre à Moncouche s'inscrit davantage à l'intérieur d'« une mode régionaliste, où le caractère rustique des bâtiments est apprécié parce qu'il évoque la nature sauvage (vierge). C'était au fond, avec le mobilier qu'il renferme - Dubuc était, on le sait, un grand amateur d'art et de mobilier ancien -, ce qu'un Canadien de l'époque pouvait montrer de plus authentique, de plus typique à des amis visiteurs, européens en particulier.



Villa-Marie, Portage-des-Roches.

#### Villa-Marie, Portage-des-Roches.

Les composantes et l'organisation de la Villa-Marie contribueront aussi à rendre possible cette hospitalité. Le site était [77] axé autour de trois pôles : le chalet, la chapelle et le lac (Kénogami). Chacun aura une fonction propre, particulière : résidentielle pour le chalet, religieuse pour la chapelle et de loisir et de circulation pour le lac.

Par son caractère imposant et par son architecture, le chalet attirera l'attention et impressionnera le visiteur par sa toiture, sa large galerie et son drapeau Carillon-Sacré-Coeur, perçu alors comme un élément de symbole du nationalisme et du patriotisme canadien-français. Re-

construit en 1912 à la suite d'un incendie, il comprendra une grande salle commune avec un foyer central en pierre des champs, une salle à manger, huit chambres pouvant accueillir vingt personnes et une cuisine avec sa dépendance. » (Gagnon, Gaston, « Villa-Marie ou le plaisir des vacances », *Regards sur Loterrière*, Édition Ville de Laterrière, Laterrière, 1996.)

[78]



Barrage, 2 août 1916 (fonds Hélène Caron  
- copies des archives de M. Pierre Villeneuve, le dernier gardien du barrage).



Maison du personnel, avant réparation (8 avril 1923).

B.O.

Maison du personnel, avant réparation (8 avril 1923).

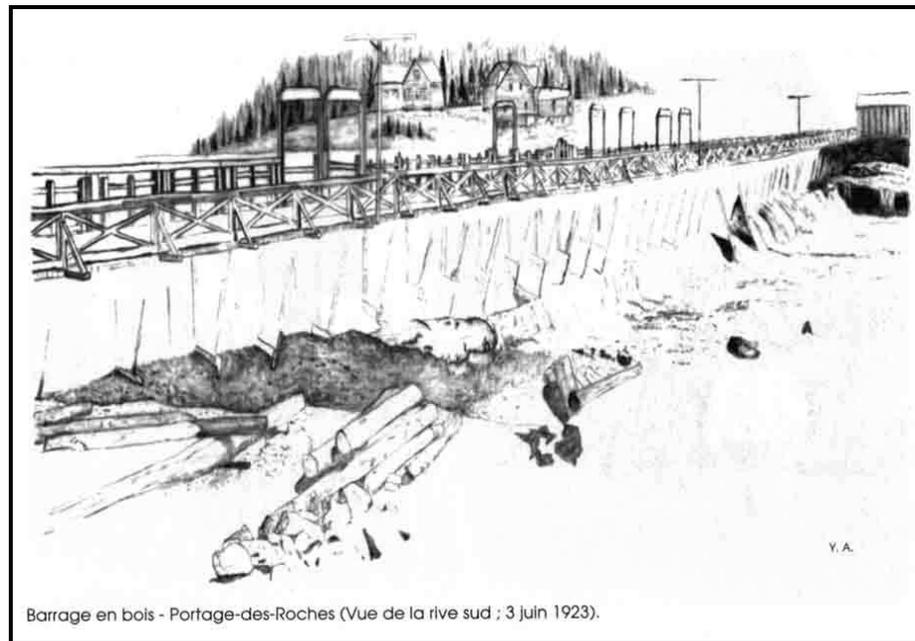
(Voir p. 70, n° 5) C'est en 1923 que fut construit le nouveau barrage Taschereau au Portage-des-Roches. Érigé en même temps que des ouvrages de contrôle et des digues de retenue sur les rivières et les ruisseaux qui baignent Jonquière, cet ouvrage permettait d'augmenter de façon substantielle la capacité du lac Kénogami, utilisé comme réservoir pour alimenter les centrales disposées en échelon sur la rivière Chicoutimi. Les centrales de Pont-Arnault et de la compagnie Price à Chicoutimi ont été reconstruites à cette époque pour tirer parti de cette réserve de puissance hydraulique.

[79]



Barrage existant pris de l'aval. 2 octobre 1922 (fonds Hélène Caron).

Barrage existant pris de l'aval. 2 octobre 1922  
(fonds Hélène Caron).



Barrage en bois - Portage-des-Roches (Vue de la rive sud ; 3 juin 1923).

Barrage en bois - Portage-des-Roches  
(Vue de la rive sud ; 3 juin 1923). Dessin Y. A.

Le pont qui surmonte le barrage du Portage-des-Roches est long de quelque 1 500 pieds (450 m) ; au centre de la rivière, la structure de béton s'élève à 80 pieds de hauteur (24 m). L'ouvrage est de type « barrage-poids » dans sa section centrale, où onze portes-vannes s'arment à un mécanisme logé dans un abri [80] en forme de halle. Puis, sur les côtés, la structure est celle d'un « barrage-voûte », avec deux glissoires à billots et vingt ouvertures construites en évacuateurs de crues. L'ensemble du déversoir a une capacité de 26 000 pieds cubes par seconde ( $702 \text{ m}^3/\text{s}$ ).



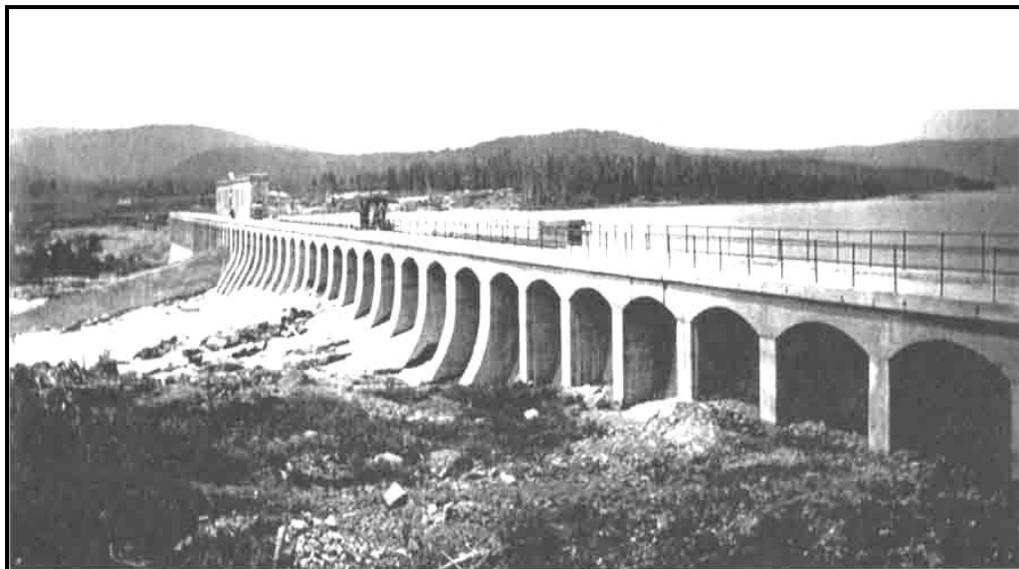
Élévation gauche (maison des employés du barrage).

Élévation gauche (maison des employés du barrage).



Groupe du personnel et le bureau de la Commission des eaux courantes,  
20 octobre 1923 (fonds Hélène Caron).

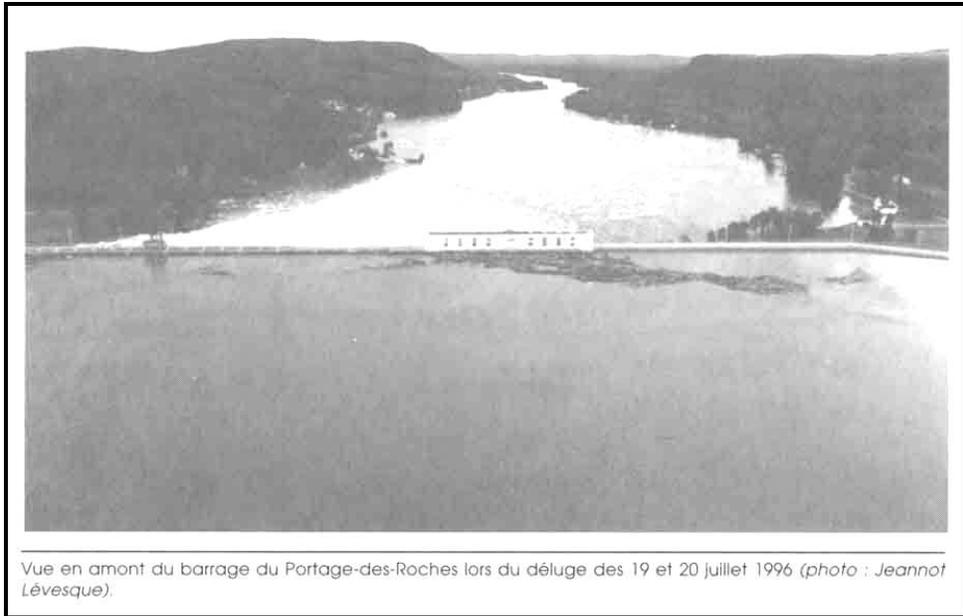
L'architecture de la petite halle qui surmonte le déversoir principal est typique [81] des années 1920. La construction est de béton et son vocabulaire classique appartient à l'architecture Beaux-Arts, qui recourt à ce répertoire pour bien distinguer l'art de l'architecte (l'édifice) de celui de l'ingénieur (le barrage lui-même). On ne peut manquer de signaler la parenté stylistique entre cet ouvrage et l'ensemble du barrage et de la centrale de la compagnie Price à Chicoutimi.



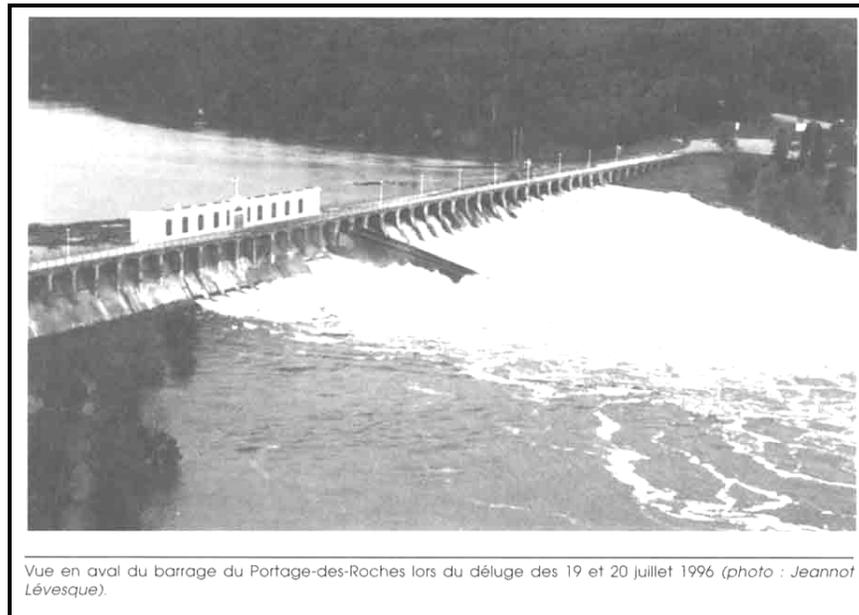
Vue aval du barrage du Portage-des-Roches, 12 juin 1925 (fonds Hélène Caron).

Vue aval du barrage du Portage-des-Roches, 12 juin 1925  
(fonds Hélène Caron).

[82]

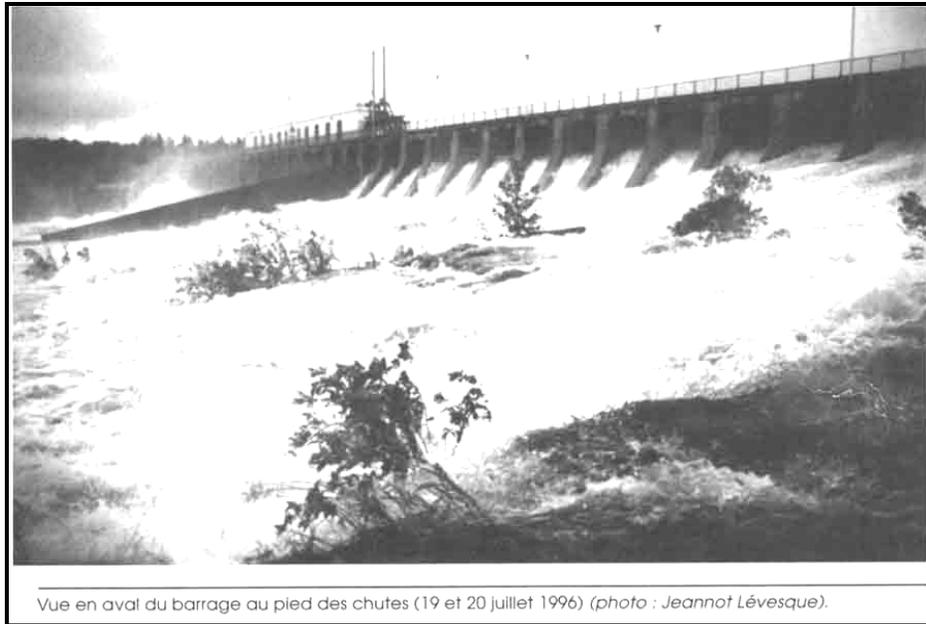


Vue en amont du barrage du Portage-des-Roches lors du déluge des 19 et 20 juillet 1996 (photo : Jeannot Lévesque).

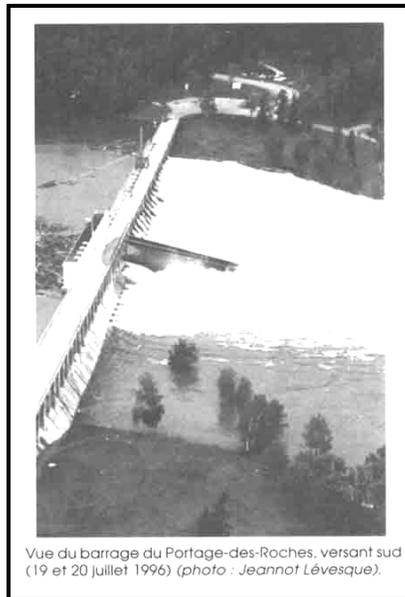


Vue en aval du barrage au pied des chutes  
(19 et 20 juillet 1996) (photo : Jeannot Lévesque).

[83]



Vue en aval du barrage du Portage-des-Roches lors du déluge des 19 et 20 juillet 1996 (photo : Jeannot Lévesque).



Vue du barrage du Portage-des-Roches, versant sud (19 et 20 juillet 1996) (photo : Jeannot Lévesque).

[84]

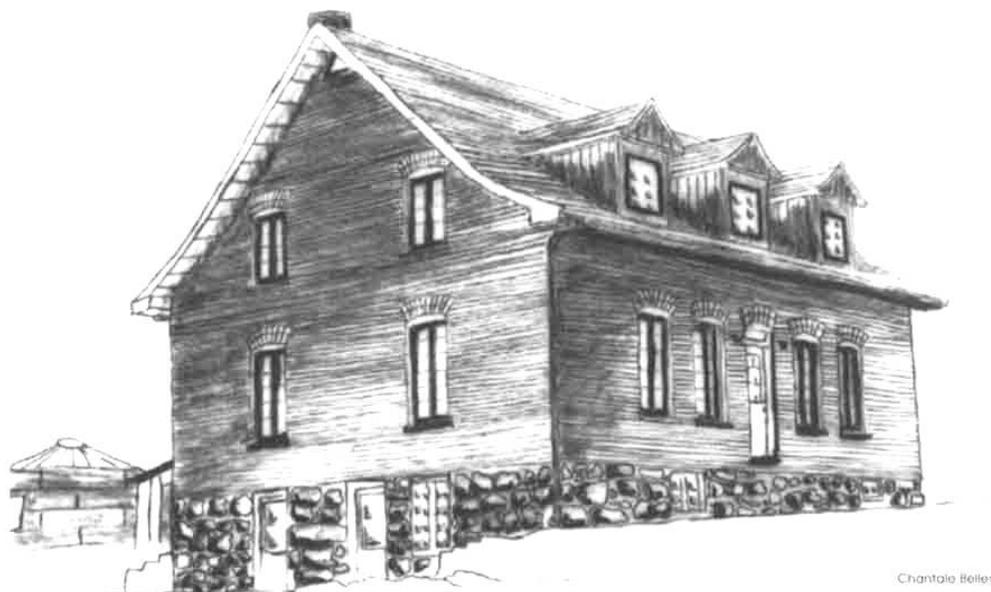
(Voir p. 70, n° 6) Cette chapelle a été érigée en 1948-1949 et rénovée depuis : son revêtement originel a été remplacé par un lambris de fibre pressée en imitation de déclin de bois. Le bâtiment a cependant conservé sa porte et ses fenêtres d'origine.

Lieu de culte estival, la chapelle est d'une architecture peu élaborée. Le bâtiment annonce sa fonction par un porche extérieur et un petit clocher trapu, sans plus ; l'oeil attentif découvrira toutefois les meneaux ouvragés des fenêtres des longs pans, témoignant d'une certaine recherche formelle et nécessaires à l'installation de verres teintés, responsable de l'atmosphère de recueillement de l'intérieur.



Audrey Boily (A. B.)

[85]



4068. chemin Saint-Pierre (maison Bédard).

4068, chemin Saint-Pierre (maison Bédard). Chantale Belley

\* Croix de chemin, 4499, chemin Saint-Pierre. Famille Jocelyn Belley (voir p. 87).

(**Voir p. 70, n° 7**) Ce bâtiment qui daterait de 1897 se lit de deux façons. Le volume d'ensemble, un soubassement de maçonnerie parementé de granit local, porte un carré de bois mesurant quelque 37 pieds sur 31 (11,1 m sur 9,3), établi par un assemblage de pièce-sur-pièce. Un toit à deux versants percé de trois lucarnes domine le tout.

Semblable dans ses grandes lignes à plusieurs maisons de ferme anciennes, le bâtiment se distingue cependant par les modifications qu'il a subies lors d'une rénovation récente. Le revêtement de brique « modernise » ainsi en quelque sorte la lecture du bâtiment, tout comme le revêtement en bardeau d'asphalte clair et moiré, de même que les lucarnes épaissies et coiffés de pignons à larmiers arrondis. Les nouvelles fenêtres, placées dans le plan du mur ancien, se sont retrouvées enfoncées dans le revêtement neuf ; leur forme rectangu-

laire contraste de surcroît avec l'ouverture arquée, dessinée par un habile travail de briques posées en plates-bandes. Mais au passant qui s'inquiéterait de l'âge de la maison par un regard furtif, le soubassement solide et austère rappelle, encore, l'implantation déjà séculaire d'une maison cossue dans ce rang.

[86]

[87]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

# Croix de chemin

[Retour à la table des matières](#)



Croix de chemin, famille Collard (intersection Saint-Isidore et route 170).

Croix de chemin, famille Collard  
(intersection Saint-Isidore et route 170).



Croix de chemin, famille Paul-Étienne Simard (4280, chemin de l'Église).

Croix de chemin, famille Paul-Étienne Simard (4280, chemin de l'Église).



Croix de chemin, famille Jocelyn Belley (4499, chemin Saint-Pierre).

Croix de chemin, famille Jocelyn Belley (4499, chemin Saint-Pierre).

[88]

[89]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

# Paysages et croquis

[Retour à la table des matières](#)



Nathalie Morrier

Secteur de la caisse populaire (*rue Notre-Dame*).



Marie Thériège

Rue Notre-Dame, près du bureau de poste.

Secteur de la caisse populaire (*rue Notre-Dame*). Nathalie Morrier

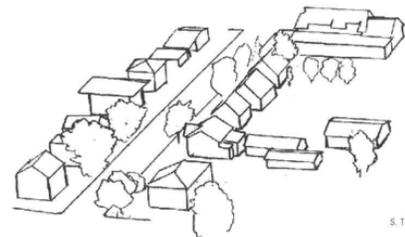
Rue Notre-Dame, près du bureau de poste. Marie Thériège



C. G.

Vue éloignée de l'église.

Vue éloignée de l'église.



S. T.

Rue Notre-Dame.

Rue Notre-Dame.

[90]



Chemin de la Chaîne.

M.-C. M.

Chemin de la Chaîne.



Ferme du chemin de l'Église.

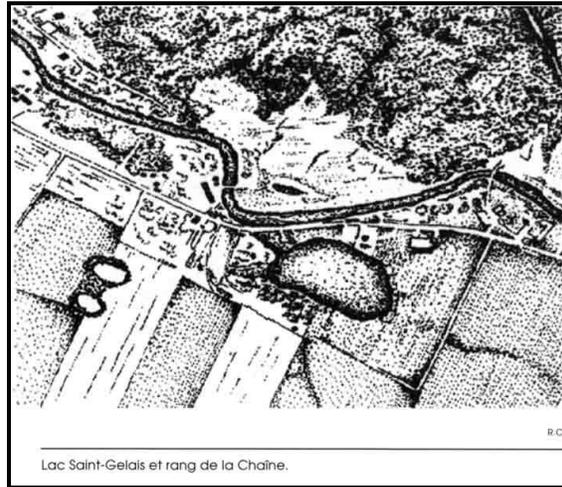
Ferme du chemin de l'Église.



Secteur des Deux-Ponts (*rue Gauthier*), 19 et 20 juillet 1996 (photo : Jeannot Lévesque).

Secteur des Deux-Ponts (*rue Gauthier*),  
19 et 20 juillet 1996 (photo : Jeannot Lévesque).

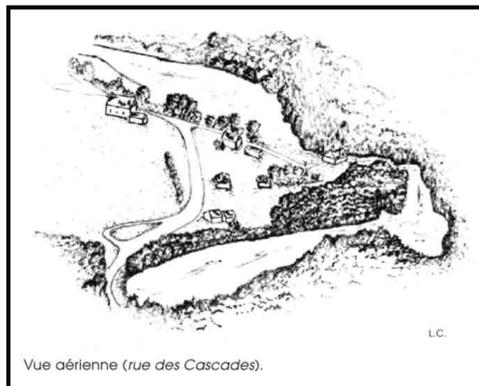
[91]



Lac Saint-Gelais et rang de la Chaîne.



Chemin Saint-Isidore.



Vue aérienne (rue des Cascades).

[92]

[93]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

## GLOSSAIRE

[Retour à la table des matières](#)

*Architrave* : partie inférieure de l'entablement dressée en forme de poutre horizontale.

*Brisis* : partie incurvée qui forme la façade d'un toit à la Mansart.

*Cimaise* : moulure qui forme la partie supérieure d'une corniche.

*Corniche à fronton* : corniche dont la course sert d'appui à un fronton.

*Doubleaux* : larges moulures en forme de bandeaux ornés de caissons ou motifs divers qui découpent la voûte en plages.

*Écoinçons* : forme triangulaire qui résulte du découpage d'un arc, d'une arcade. L'écoinçon est souvent orné ou sculpté.

*Larmiers* : avant-toits saillants.

*Linteaux en bâtière* ; linteau de porte ou fenêtre dont la ligne supérieure adopte un profil à deux versants.

*Murs gouttereaux* : murs latéraux par lesquels s'égoutte le toit. Aussi, murs latéraux bordés de gouttières.

*Modillon* : partie de l'entablement formée de petits blocs qui supportent le débordement de la corniche.

*Quinconce* : figure formée par cinq objets ou motifs, dont quatre disposés en coin et un au centre. Par extension, figure formée de losanges.

*Pilastre* : ornements en forme de colonnes aplaties.

[94]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

**NOTES**

[Retour à la table des matières](#)

[Les notes en fin de texte ont toutes été converties en notes de bas de page dans cette édition numérique des Classiques des sciences sociales. JMT.]

[95]

**LATERRIÈRE.**  
**Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine.**  
**Des maisons et des hommes.**

## BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

CARRIÈRE, Gaston, *Planteur d'églises, Jean-Baptiste Honorât, o.m.i.*, Montréal, Rayonnement, 1962, 191 pages.

GAUTHIER, Gilles, Zoé BOIVIN-FOURNIER et Emma MALTAIS-GIRARD, *Laterrière au Saguenay : Grand-brûlé des origines à nos jours*, Chicoutimi, Le Progrès du Saguenay, 1983, 272 pages.

GIRARD, Camil et Normand PERRON, *Gens de paroles... Récits de vie de Laterrière*, Saguenayensia, vol. 28, n° 4, 1986, 22 pages.

GIRARD, Camil et Normand PERRON, *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC et Presses de l'Université Laval), 1995, 665 pages.

GIRARD, Camil, Gervais TREMBLAY, *Le Grand-Brûlé. Récits de vie et histoire d'un village au Québec. Laterrière, Saguenay 1900-1960*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004. [URL](#).

GIRARD, Camil et Gervais TREMBLAY, [Mémoires d'un village. Laterrière, Saguenay \(1900-1960\)](#), Chicoutimi, Éditions GRH, Collection Père-Honorat, 1992, 168 pages.

GIRARD, Camil et Gaétan TREMBLAY, *Regards sur Laterrière*, Laterrière, Ville de Laterrière éditeur, 1996, 64 pages.

LAPOINTE, Raoul, *Combat de Titans au coeur d'un Royaume. Le duel Honorat-Price (1844-1849)*, Chicoutimi, Éditions de La Pinière, Société historique du Saguenay, n° 49, 1995, 382 pages.

MORISSET, Lucie K., *Arvida : cité modèle, ville moderne, ville de l'aluminium*, Brest, université de Bretagne Occidentale, Institut de géoarchitecture, Thèse de doctorat, 1996, 2 vol.

NOPPEN, Luc et Lucie K. MORISSET, *Jonquière, mémoires et lieux, guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine*, Jonquière, Ville de Jonquière éditeur, 1994, 104 pages.

[96]

**Fin du texte**